

DEUX PATRIES

La Belgique entre exaltation et rejet, 1914-1918

SOPHIE DE SCHAEPRIJVER *

L'INVASION DE LA BELGIQUE NEUTRE PAR LES TROUPES ALLEMANDES EN 1914 DEVIENT D'EMBLÉE UN DES GRANDS ENJEUX MORAUX DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE. AUTOUR DE CET ÉVÈNEMENT-CHOC SE CRÉE, DANS LES DEUX CAMPS, UNE RHÉTORIQUE DE GUERRE DANS LAQUELLE LA BELGIQUE SERT DE SYMBOLE. L'ENTENTE EXALTE LE PAYS COMME MARTYR DU DROIT EUROPÉEN, CE QUI LUI PERMET DE FAIRE PASSER LA GUERRE COMME UNE LUTTE DU DROIT CONTRE LA FORCE, TANDIS QUE LE DISCOURS ALLEMAND, EN SOULIGNANT LE CARACTÈRE ARTIFICIEL DE LA BELGIQUE, SOUSCRIT À L'IDÉE D'UNE GUERRE DE L'AUTHENTICITÉ CONTRE L'HYPOCRISIE. DANS LE PAYS OCCUPÉ, CETTE OPPOSITION ENTRE GLORIFICATION ET ARTIFICIALITÉ S'ÉLABORE DE LA MÊME MANIÈRE. LE PATRIOTISME CLANDESTIN Y EXALTE L'HÉROÏSME ET LE SENS DE LA LIBERTÉ BELGES, TANDIS QUE LA CONTRE-RHÉTORIQUE ACTIVISTE RÉCUSE L'IDÉE QUE LA BELGIQUE, AMALGAME INJUSTE, PUISSE ÊTRE, POUR LES FLAMANDS, UNE PATRIE. LES DEUX DISCOURS PORTENT L'EMPREINTE DE L'OCCUPATION, TEMPS DE SILENCE, DE MÉFIANCE, D'INVECTIVES ET D'OSTRACISME.

I. Invasion 1914

La violation de la neutralité belge, perpétrée le 4 août 1914 par les troupes allemandes franchissant la frontière à neuf heures du matin, est, malgré son caractère prévisible, ressentie comme un choc. Dans les jours qui suivent, la brutalité d'une guerre si soudaine ne fait que s'affirmer : déjà, dans les villages situés près des forts liégeois, les premiers civils sont passés par les armes. La très nette distinction entre combattants et civils, pourtant introduite par les accords de La Haye de 1899 et 1907 afin de 'civiliser' dans la mesure du possible les guerres futures, semble, à l'été 14, définitivement lettre morte en Belgique envahie.

Du jour au lendemain, l'invasion de la Belgique est devenue la question internationale. Porter un jugement à ce propos, c'est prendre parti dans le conflit. Juger l'invasion, c'est juger l'Allemagne en guerre. Quiconque excuse l'invasion, tend à souscrire à l'idée que l'Empire mène une guerre d'autodéfense. Sa condamnation, par contre, fait déjà porter la responsabilité de la guerre à l'Allemagne. "C'est d'après le comportement allemand en Belgique que le monde entier en est venu à juger la question de la culpabilité de la guerre (*Kriegsschuldfrage*) dans son entièreté"¹.

Toute défense de la conduite allemande passe donc nécessairement par une justification de l'invasion. Ce qui mène à une attaque systématique de la neutralité belge, présentée comme fiction servant à masquer la connivence de la Belgique avec les puissances de

1 Comme le dira en 1937 Friedrich Wilhelm Foerster, cité dans LOTHAR WIELAND, *Belgien 1914. Die Frage des belgischen 'Frankturenkrieges' und die deutsche öffentliche Meinung von 1914 bis 1936*, Francfort, 1984, p. VII.

l'Entente. Cette fausse neutralité souligne la situation d'encerclement et d'étouffement dans laquelle se trouve l'Allemagne, présentée ainsi, une fois de plus, comme en état d'autodéfense.

La rhétorique de l'Entente, en revanche, tend à exalter cette neutralité belge, devenue emblématique du droit européen, un droit censé, au Royaume-Uni notamment, justifier l'entrée en guerre. Comme le résume un groupe de professeurs d'histoire d'Oxford, "nous devons combattre [la Prusse] pour la raison la plus élevée qui soit, c'est-à-dire le droit international européen, bouclier des nations tant grandes que petites, mais surtout des petites"².

Par extension, l'idée de voler au secours de la *Gallant Little Belgium* (c'est ainsi qu'elle est qualifiée dans les chansons de music-hall) est accueillie avec ferveur dans l'opinion anglaise. Un témoin y verra plus tard le sentiment dominant des premiers temps de la guerre : "Ce qui me revient avant tout (...), c'est le sentiment d'horreur qui me prit en apprenant l'invasion de la Belgique (...). C'était là un reflet de l'opinion publique à travers toute la Grande-Bretagne, tout autant que dans les 'corridors du pouvoir'. [Cette invasion] était regardée comme un attentat monstrueux, ignoble, non provoqué, contre un petit pays neutre que l'honneur nous ordonnait de venir en aide"³.

Les nouvelles concernant les excès de l'invasion ne font qu'exacerber la rhétorique des deux bords. Le caractère sensationnel de la propagande de l'Entente sur les "atrocités allemandes", propagande qui noie les rapports authentiques sur les massacres de civils sous maints détails horribles (mains d'enfants coupées, religieuses passées à la baïonnette, etc.), trouve un écho équivalent dans la propagande allemande sur la guerre des "francs-tireurs belges" menée contre l'armée allemande par une population civile surexcitée, qui ne recule devant aucune cruauté (yeux des blessés crevés, infirmières de la Croix-Rouge mutilées, etc.)⁴.

Dès la période de guerre, la question des francs-tireurs fait l'objet d'une étude par le sociologue belge Fernand Van Langenhove. Son analyse de la paranoïa sévissant dans l'armée d'invasion et se répercutant ensuite à travers l'Allemagne, sera, après le conflit, complimentée par Marc Bloch pour sa "rare intelligence psychologique" et son objec-

2 MEMBERS OF THE OXFORD FACULTY OF MODERN HISTORY, *Why We Are At War : Great Britain's Case*, 3e éd., Oxford, 1914, p. 115.

3 Baronne MARY STOCKS, *My Commonplace Book*, 1970, extrait publié dans JOYCE MARLOW (dir.), *The Virago Book of Women and the Great War*, Londres, 1999, p. 23.

4 Voir notamment JOHN HORNE, "Les mains coupées : atrocités allemandes' et opinion française en 1914", in JEAN-JACQUES BECKER & a. (dir.), *Guerre et cultures 1914-1918*, Paris, 1994, p. 133-146 et ALAN KRAMER, "Les 'atrocités allemandes' : mythologie populaire, propagande et manipulations dans l'armée allemande", in *Idem*, p. 147-164.



- Le dessinateur satirique Louis Ramaekers a représenté par des dizaines de dessins l'innocence et la vulnérabilité de la Belgique et du Luxembourg, agressés sauvagement par l'armée allemande.
(Dessin tiré de *The 'Land and Water' edition of Ramaekers's cartoons*, Londres, 1916, t. 2, p. 139)

tivité si admirable en temps de guerre⁵. Cet ouvrage pondéré traduit bien les priorités préconisées par la propagande belge officielle. Celle-ci, en effet, se vouera de plus en plus aux méthodes ‘scientifiques’, c’est-à-dire à l’information rigoureuse visant l’élite éduquée. Le juriste Fernand Passelecq, directeur du Bureau de Documentation belge au Havre, considère pouvoir faire l’économie du “bourrage de crânes’ (...), expédient que doit rejeter tout gouvernement soucieux de garder de la tenue morale et de faire œuvre durable”⁶. Comme il l’écrira vers la fin de la guerre, “l’attitude de la Belgique dans la conflagration universelle était si absolument correcte” qu’il suffisait de montrer les faits et d’“employer, pour nous rallier les esprits, les voies ordinaires de la persuasion intellectuelle (discussion historique et juridique) de préférence aux moyens mécaniques de la réclame, aux recettes de la publicité et aux artifices de la propagande politique”⁷.

Cependant, dans le contexte de cette guerre totale, la voix belge demeure presque entièrement couverte par le vacarme général, et la question belge reste empêtrée dans une propagande internationale toute en “moyens mécaniques”, “recettes” et “artifices”, et cela sans que les Belges soient consultés en la matière.

Cela dit, dans cette guerre de papier, le symbole muet qu’est la Belgique prend toujours plus de poids, du moins durant les premiers mois du conflit, lorsque l’idée-Belgique semble en elle-même résumer tous les enjeux moraux de la guerre. Du côté allemand, la campagne contre la neutralité belge et la propagande des francs-tireurs enfle graduellement jusqu’à s’en prendre à l’existence même de l’Etat belge. Le bien-fondé de son existence ayant été mis en cause, la Belgique sera rejetée comme une construction accidentelle – et donc temporaire – de la diplomatie européenne. “Produit mort-né de la politique européenne”, selon les paroles de Werner Sombart⁸, la Belgique, pays artificiel, ne peut que s’écrouler sous les coups de bélier de l’authenticité. La non-existence fondamentale de la Belgique constitue le leitmotiv d’un nouveau discours, dans lequel seront tour à tour soulignés le fait qu’elle n’est pas une “nation historique”, la pauvreté de ses traditions, la faiblesse de sa volonté collective, son caractère improvisé et hétéroclite⁹.

5 ETIENNE BLOCH (dir.), *Marc Bloch : Ecrits de guerre 1914-1918*, Paris, 1997, p. 169-184, citation p. 177. Voir aussi p. 18. L’ouvrage de VAN LANGENHOVE s’intitule *Comment naît un cycle de légendes : francs-tireurs et atrocités en Belgique*, Paris/Lausanne, 1916.

6 Passelecq au ministre des Affaires étrangères, Le Havre, 15.X.1917, p. 2 (ARCHIVES GÉNÉRALES DU ROYAUME, *Fonds Bureau documentaire belge*, dossier 195).

7 FERNAND PASSELECQ, *Note sommaire sur l’organisation du BDB et sur son activité pendant la guerre (1915-1918)*, Le Havre, 31.X.1918, p. 7 (*Idem*, dossier 1, document 1).

8 *Berliner Tageblatt*, 2.XI.1914 cité dans EMILE WAXWEILER, *La Belgique neutre et loyale*, édition revue, Paris/Lausanne, 1915, p. 105.

9 Pour une vue d’ensemble, voir WINFRIED DOLDERER, *Deutscher Imperialismus und belgischer Nationalitätenkonflikt. Die Rezeption der Flamenfrage in der deutschen Öffentlichkeit und deutsch-flämische Kontakte 1890-1920*, Melsungen, 1989, p. 54-68 et HENRI PIRENNE, *La nation belge et l’Allemagne : quelques réflexions historiques*, Gand, 1920, p. 7.

Reste à souligner que ce discours, fondé sur des notions essentialistes (voire ‘biologiques’), et manifestant un certain mépris pour le maintien ‘légaliste’ des conventions internationales et de l’indépendance des Etats, s’inscrit de façon absolument cohérente dans une rhétorique allemande de guerre plus générale, qui met l’accent sur l’importance primordiale des valeurs d’‘authenticité’ et d’assurance identitaire¹⁰. En un sens, le caractère fondamentalement insignifiant de la Belgique justifie pour une part la conception allemande des buts de la guerre.

A l’inverse, les buts de guerre de l’Entente se trouvent précisément consacrés par la haute signification – voire l’exaltation – de la Belgique érigée en martyr pour le Droit : “la Belgique héroïque et crucifiée, la Belgique se vouant au supplice par honneur, par haine de servir, la Belgique divine et pantelante...”, selon la description pathétique du socialiste français Marcel Sembat¹¹. En Grande-Bretagne surtout, la Belgique accède au statut de figure de proue des valeurs du Droit contre la Force, notion particulièrement bien exprimée dans un album d’hommage vendu au profit des œuvres de secours belges et rassemblant des déclarations dithyrambiques d’un groupe illustre d’“Hommes et Femmes Représentatifs du Monde Entier”. On recense, parmi eux, Sarah Bernhardt, Ignace Paderewsky, Claude Debussy (avec comme contribution une *Berceuse héroïque* où percent de vagues accords de *La Brabançonne*). La notion neuve de ‘transcendance’ belge y est soulignée avec une particulière vigueur par Joseph Hertz, rabbin de l’Empire britannique : “Ne possède la vraie culture (...) que la nation qui, par son existence, et, si besoin est, par sa mort, consacre les valeurs éternelles de la vie (...). Mis à cette épreuve, il s’avère que ce sont deux peuples parmi les plus petits au monde (...) qui (...) se sont montrés champions de l’héritage sacré de l’humanité : j’ai nommé la Judée antique et la Belgique moderne”¹².

II. Occupation

En Belgique envahie, les louanges alliées sont reçues comme de la manne céleste. Le 12 août, à Gand, l’historien Paul Fredericq colle soigneusement dans son journal une carte d’un collègue français lui assurant que “La Belgique vient d’écrire une des plus belles pages d’héroïsme sur la Grande Charte de l’Histoire. Elle a tiré sur la France une lettre de change que nous saurons acquitter”¹³. Le 2 septembre, à Bruxelles, au cours d’un dîner entre amis chez Edmond Picard, “on lit à haute voix, au milieu d’une attention

10 Sur les sources de ce discours, voir MODRIS EKSTEINS, *Rites of Spring : the Great War and the Birth of the Modern Age*, Londres/New York, 1989, p. 159.

11 Préface à l’ouvrage d’EMILE VANDERVELDE, *La Belgique envahie et le socialisme international*, Paris, 1917, p. VI-VII.

12 *King Albert’s Book : A Tribute to the Belgian People from Representative Men and Women Throughout the World*, Londres, 1914, p. 70.

13 PAUL FREDERICQ, *Journal*, carnet 38, p. 54 (BIBLIOTHEEK RIJKSUNIVERSITEIT GENT [BUG], *Handschriftenafdeling*, Hs. 3704).

pieuse et émue, les discours prononcés à la Chambre des Communes et la Chambre des Lords pour exalter notre magnanimité, notre courage, nos sacrifices. Nul jusqu'ici (...) ne nous a présentés en un plus pathétique langage, l'image grandiose de ce que nous avons fait si simplement pour l'honneur du Droit et le culte de la Liberté !”¹⁴.

Une fois le pays occupé, pour peu qu'elles y pénètrent, les dithyrambes alliées sont lues et transmises avec avidité. Ainsi, le 2 décembre, à propos des alliés, Picard note, avec, déjà, une pointe d'anxiété, qu'“Ils ne tarissent pas d'éloges sur la Belgique. (...) Pourvu que cela tienne, pourvu que cela colle, quand les fièvres seront passées. Enregistrons, pour rafraîchir la mémoire des débiteurs au jour des règlements”. Et de transcrire un propos louangeur russe reprenant les éléments désormais classiques du discours allié sur la Belgique : courage, sacrifice, voire attitude rédemptrice (la Belgique ayant souffert pour l'Humanité)...¹⁵.

Fin 1914, à Bruxelles et ailleurs, circule sous le manteau le texte du discours prononcé par Maurice Maeterlinck à Milan, dans lequel le lauréat du Prix Nobel fait l'éloge de ce qu'il présente comme une immolation volontaire au nom de l'honneur. Picard se montre très ému de ce qu'il appelle une “admirable symbolisation de notre héroïque et terrible aventure”¹⁶.

De tels témoignages semblent consacrer la décision prise par le gouvernement belge. Ne traduisent-ils pas l'assentiment, voire l'admiration du monde pour la position adoptée par les autorités belges ? Ainsi, ils rassurent les Belges sur le bien-fondé de leur rejet de l'ultimatum allemand, justifiant dès lors les sacrifices à subir.

Naît alors, sous l'occupation, une culture patriotique visant à perpétuer cet ‘esprit de 1914’, à combattre défaitismes, défaillances et désolidarisation, et à encourager solidarité, courage, espoir et abnégation. La Belgique, pays historiquement et foncièrement libre, est érigée en valeur suprême méritant tous les sacrifices, au nombre desquels le moindre est l'obligation d'entretenir la “distance patriotique” vis-à-vis de l'occupant. Le maintien d'une “attitude patriotique” permet d'établir une unité de sort avec les combattants du front, dont le sacrifice servira de mesure pour tous les autres. Bien entendu, c'est là chose normale pour tous les pays belligérants¹⁷. Mais dans la Belgique occupée, isolée, coupée de son armée et réduite au silence, la nécessité de maintenir un culte patriotique

14 EDMOND PICARD, *La Guerre européen-allemande (4 août 1914-30 juin 1915)*, 2 vol., t. 1, p. 56 (ARCHIVES ET MUSÉE DE LA LITTÉRATURE, BRUXELLES [AML], manuscrit ML 2229).

15 *Idem*, t. 2, p. 337-338.

16 *Idem*, t. 2, p. 380-382 (20.XII.1914).

17 Voir l'article d'ADRIAN GREGORY, “Lost generations : the impact of military casualties on Paris, London, and Berlin”, in JAY WINTER & JEAN-LOUIS ROBERT (dir.), *Capital Cities At War : London, Paris, Berlin 1914-1919*, Cambridge, 1997, p. 57-103.

– qui souffre des interdictions allemandes et en même temps s’en nourrit – est ressentie comme particulièrement urgente.

‘Culte patriotique’ prend ici un double sens. Dès août 1914, la messe restant pour ainsi dire la seule assemblée publique non contrôlée par l’occupant, la pratique religieuse augmente dans de nombreuses paroisses¹⁸. La lettre pastorale *Patriotisme et endurance* du cardinal Mercier, qui exhorte notamment les fidèles à refuser au pouvoir occupant toute autorité légitime – “dans l’intime de votre âme, vous ne lui devez ni estime, ni attachement, ni obéissance”¹⁹ –, suscite un vif enthousiasme. Ainsi, le doyen de Tubize écrit à Mercier que “dans toutes nos paroisses, tout le monde veut avoir et conserver la lettre pastorale – les premiers jours on s’empresse à la copier et à la reproduire de diverses manières”²⁰.

Bientôt foisonne une presse clandestine, qui se donne pour tâche d’encourager la population à avoir la foi en la victoire finale et le rétablissement de la Belgique, et de dresser contre l’autorité occupante ce qu’un journaliste appellera “le réquisitoire goguenard de la conscience patriotique”²¹. Le plus illustre des clandestins, *La Libre Belgique*, issu début 1915 de milieux catholiques surtout bruxellois, s’engage dans une campagne systématique de défense de la cause belge contre les journaux censurés et autres sources de désinformation “qui aident [les Allemands] à endormir notre patriotisme et à le décourager”²², ceci par le biais de commentaires tour à tour ironiques ou outragés, signés “Fidelis”, “Istoricos”, “Belga” ou “Miles”. Cette campagne se poursuit jusqu’à la fin de la guerre²³. En août 1915, l’imprimeur Jozef Buerbaum lance, à Anvers, *De Vrije Stem*. Il se donne pour tâche de toucher le public petit-bourgeois anversois qui n’a pas l’occasion de prendre connaissance de la *Libre*²⁴. A Gand, *De Patriot (vaderlandsch blad)*,

18 Voir, par exemple, les rapports paroissiaux conservés aux Archives de l’archevêché de Malines (AAM), carton Par. XIV/1-3.

19 Texte repris dans le recueil *Cardinal Mercier : voix de la guerre*, Liège, 1937, p. 35-62, citation p. 56.

20 Lettre du 26 janvier 1915 (AAM, *Rapports paroissiaux 1914-1918*, carton Par. XIV/3, farde “Tubize”). L’édition *princeps* de la lettre pastorale sera en partie saisie par les autorités allemandes; toutefois, très vite, circuleront des centaines de milliers d’exemplaires. En 1917, on compte douze éditions en français et trois en néerlandais, toutes à gros tirages (JEAN MASSART, *La presse clandestine dans la Belgique occupée*, Paris/Nancy, 1917, p. 21).

21 A. BOGHAERT-VACHÉ, *La presse sous l’occupation*, 3e édition augmentée, Bruxelles, 1919, p. 48. L’auteur dirigeait sous l’occupation le bulletin d’annonces *Le Quotidien*, supprimé par l’occupant en mars 1917.

22 *La Libre Belgique*, 1.II.1915 (I) n° 1, p. 1.

23 Voir, entre autres, ALBERT VAN DE KERCKHOVE, *L’histoire merveilleuse de la Libre Belgique*, Paris/Bruxelles, 1919, dont la préface est du ministre américain Brand Whitlock – qui pourtant dans son for intérieur considérait la *Libre* comme “une pièce de bravade assez inutile” : *Journal*, p. 170, in *The Letters and Journal of Brand Whitlock*, New York/Londres, Ed. Allan Nevins, 1936.

24 JOZEF BUERBAUM, *Gedenkschriften door Janus Droogstoppel uit den Duitschen bezettingstijd 1914-1918*, Anvers, s.d. [1921], 3 vol., t. 1, p. 176-177. Sous le pseudonyme de ‘Droogstoppel’, Buerbaum éditera 28 brochures patriotiques sur des thèmes comme “L’Hypocrisie allemande”, “Pourquoi la Belgique n’appartiendra jamais aux Allemands”, “La fête nationale du 21 juillet 1915”, etc., avant d’être déporté en Allemagne en 1916.

qui paraît en 1915-1916, porte en en-tête l'exhortation "Belges, n'oubliez jamais ce que les Allemands vous ont fait !".

Paraissent, en tout, plusieurs douzaines de titres prohibés, proliférant surtout pendant la première moitié de l'occupation. Leur longévité est très variable. Certains se maintiennent longtemps, comme la *Libre*, *De Vlaamsche Leeuw* ou la *Revue hebdomadaire de la Presse française*, alors que d'autres, comme la feuille satirique bruxelloise *Motus ! (Journal des gens occupés)* (deux numéros en avril et mai 1915), sont éphémères. Une partie de la presse clandestine s'efforce surtout de transmettre des informations (sur les



- Le gouverneur général von Bissing n'a pas un regard pour les nombreuses accusations faisant état dans la presse clandestine des massacres perpétrés par l'armée allemande. (Dessin tiré d'un recueil de croquis offert au commandant Martilly du *Courrier de l'Armée*, Maestricht, 8.II.1917, conservé au Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire, Cabinet des Estampes, EST/1670, p. 3)

événements de guerre, le repérage des mouchards, etc.), tandis qu'une autre, à l'exemple de *Het Nachtluchtje* gantois ("Notre but : entretenir et renforcer la confiance de notre peuple; attiser le courage et la force de nos gars flamands"²⁵), ou de feuilles éphémères comme *Vers l'avenir* (qui paraît à Bruxelles en avril 1915 seulement) ou l'*Antiprussien* (qui publie à Gand deux numéros en juillet 1916, avant que le responsable ne soit arrêté et déporté), se lancent surtout dans des exhortations patriotiques assorties ou non d'invectives contre l'occupant. Certains reproduisent les dessins dramatiques et accusateurs de Louis Raemaekers ("Les merveilles de la *Kultur*"; "Fusillés comme franc-tireurs !"; "Les boucliers de Roeselaere", etc). Dans quelques clandestins de la capitale, la goguenardise s'exprime volontiers en bruxellois : l'illustré *Zievereer-Excelsior* (!), par exemple, qui paraît entre décembre 1914 et août 1915, assure ses lecteurs que "les boches reçoivent une *rammeling*" ou que "le Kaiser a les *poepers*", etc. Bien qu'il ne faille sans doute pas voir dans cette prédilection pour le patois métissé marollien une volonté d'affirmer une certaine belgitude, il n'en demeure pas moins que l'"unité des Belges" est un des thèmes absolument majeurs de la presse clandestine, dût-elle s'exprimer par des rimaileries, telle la chansonnette "A Bas l'Allemagne" :

Tant les Wallons charmants
Que les graves Flamands
Les Belges sont unis !
refrain :
(Crié) Feu ! Boum. Vlan !
Encor des Prussiens Kapout,
Faut les mettre en terre !
(Crié) Feu! Boum. Vlan !
Ils sauront ce que leur coûte
Un beau plan de guerre !"²⁶.

Un an après l'invasion, la fête nationale du 21 juillet 1915 offre l'occasion de nier la légitimité de l'occupation et de manifester son adhésion à la cause nationale. Des actions se déroulent dans plusieurs villes du pays²⁷, mais surtout à Bruxelles, haut-lieu de la défiance patriotique. Une consigne clandestine y déclare le 21 juillet jour de "deuil des fêtes nationales" : "CONCITOYEN ! (...) Le 21 juillet, jour de notre fête nationale, faisons un chômage général. (...) En fêtant notre jour national, nous donnerons au monde entier la preuve de notre attachement indéfectible à notre patrie bien aimée"²⁸. Le mouvement

25 "Nummer 000, Jaargang 1915", in *Het Nachtluchtje*, p. 1. Le clandestin paraît de novembre 1914 à avril 1916.

26 *La Vérité*, clandestin bruxellois, année 1915, n° 6 [juin ?], p. 8-9.

27 Voir la description des événements à Gand (où la *Polizei* charge les manifestants au *Kouter*) dans le *Journal* de Paul Fredericq, carnet 59, p. 228-232 verso.

28 Feuille volante sous forme de faire-part (ARCHIVES DE LA VILLE DE BRUXELLES [AVB], *Fonds Archives de la Guerre*, dossier 10 ["La résistance patriotique"]).

est déclenché malgré – ou faut-il plutôt dire à cause de – la stricte défense de toute démonstration nationale sous peine d'emprisonnement et d'amende. Un témoignage décrit le silence général envahissant la capitale, ville morte aux magasins clos, aux estaminets fermés, aux volets baissés partout. Le mot d'ordre se répand jusque dans les quartiers populaires, pourtant peu enclins, avant la guerre, aux élans patriotiques : dans les Marolles, tous les volets sont fermés, et là où les volets manquent, les vitrines, badigeonnées à la craie pelée, portent la marque de graffiti patriotiques. "C'était (...) un spectacle émouvant que de voir cette ville morte, sans un magasin, sans une maison ouverte, avec une unanimité invraisemblable..." Le soir, une foule endimanchée, silencieuse, circule devant les cafés fermés et les militaires allemands, et fait la queue, Place des Martyrs, pour jeter des fleurs dans la fosse. A la Collégiale, l'assemblée chante *La Brabançonne*²⁹. Il s'agit là de gestes publics et unanimes servant à consacrer les douleurs de l'occupation comme autant de sacrifices grandioses, collectifs, consentis – en opposition aux malheurs absurdes, individuels et passivement subis.

La manifestation de l'année suivante, frappée d'interdits encore plus sévères, se révèle plus modeste d'envergure. Moins de volets sont fermés et les magasins ont dû rester ouverts. On ne renonce pourtant pas au petit geste patriotique : un commerçant a recouvert tous les objets de sa vitrine de crêpe, tandis que d'autres y ont disposé les objets de telle sorte qu'ils forment les couleurs tricolores. La foule endimanchée porte des rubans verts à la boutonnière, signe d'espoir et jeu de mots (le gouverneur militaire ayant décrété que Bruxelles devait être "ouvert" le 21 juillet, "Bruxelles fut tout vert le 21 juillet"³⁰...). Le spectacle offre "une joie d'enfant pour des cœurs meurtris par deux ans d'occupation"³¹.

Un réconfort simple est aussi fourni par la prolifération d'objets kitsch de nature patriotique tels les Adolphe Max, reine Elisabeth ou cardinal Mercier en plâtre, les presse-papiers, sous-main, cendriers, pipes et boîtes à plume 'patriotiques', les décorations en dentelle en forme de petits lions brandissant le drapeau belge, vendues au profit de l'Oeuvre de la Dentelle, les boîtes à tartines décorées de rubans tricolores, etc.³². Certaines familles vont jusqu'à construire en secret de petits sanctuaires patriotiques. Sous cape se vendent des paroles de chansons : Outre *Tipperary*, *La Marseillaise* et, bien sûr, *La*

29 Témoignage d'Albert Bayet, dermatologue à l'hôpital Saint-Pierre, patriote libéral, auteur d'une chronique en 25 volumes et 6352 pages : *Journal d'un bruxellois pendant l'occupation allemande*, 21-22.VII.1915, t. 4, p. 1067-1080 (AML, manuscrit M.L. 3546/1-3546/25).

30 *La Libre Belgique*, n° 84, VII.1916 (II).

31 A. BAYET, *op.cit.*, t. 10, p. 2493-2494.

32 Voir les objets conservés aux AVB, *Fonds Archives de la Guerre*, n° 97-127. Sur les symboles nationaux, voir, entre autres, KAREL VAN DE WOESTIJNE, *Verzameld Journalistiek werk*, Gand, Ed. Ada Deprez, 1992, t. 7, p. 585; t. 8, p. 14 et 186. Le port public de symboles nationaux (rubans, cocardes, etc.) est prohibé le 26 juin 1915. Voir JACQUES PIRENNE & MAURICE VAUTHIER, *La législation et l'administration allemandes en Belgique*, Paris, s.d., p. 140-141.

Brabançonne et *Vers l'Avenir* (tous deux distribués tant en français qu'en néerlandais) ou encore *De Vlaamsche Leeuw* (encore considéré comme chant patriotique)³³, se colportent et se chantent de nouvelles créations (à fredonner sur des airs connus), comme *De Kyzer in Verdun*, chanté par des musiciens ambulants dans les villages autour de Vilvorde en août 1916, qui menace l'empereur de vengeance ("Om Belgeland te violeeren/Zulde nog soufreeren")³⁴. Enfin, les multiples œuvres charitables (des Petites Abeilles à L'aide aux Artistes) entretiennent, elles aussi, à force de fancy-fairs, de concerts bénévoles et autres manifestations, une certaine culture patriotique, où dominent les thèmes d'endurance, d'encouragement et d'entr'aide ("Aimons-nous, aidons-nous")³⁵.

Le ton insistant de ce chorus s'explique facilement à la lumière des circonstances de l'occupation. L'isolement dans lequel se trouve la Belgique pèse : les rares nouvelles du front, le manque d'informations fiables sur la guerre amènent certains Belges à lire entre les lignes des communiqués allemands et d'autres à payer des prix faramineux pour des journaux alliés vendus sous le boisseau³⁶. La plupart des journaux belges ont refusé de se soumettre à la censure³⁷. Celle-ci interdit notamment toute discussion sur le rétablissement de la Belgique indépendante, préparant ainsi la population à l'acceptation de la légitimité du pouvoir allemand sous quelle forme que ce soit, la Belgique constituant de toute manière "un gage précieux au pouvoir de l'Allemagne"³⁸. Surgissent alors de nouveaux journaux, tels *La Belgique* et *Le Bruxellois*, plutôt dociles vis-à-vis de l'occupant, qui publient des articles plus ou moins tendancieux sur le cours de la guerre, le gouvernement du Havre, l'aide alimentaire ou les événements de 1914³⁹.

33 Voir, par exemple, un recueil anonyme de publications clandestines circulant à Gand pendant la première année de la guerre : *Souvenirs de 1914-1915*, s.l.n.d., p. 1-6.

34 AVB, *Archives de Guerre*, dossier 12 ("Chansons - musique").

35 Texte de la gavotte *Amour et charité* (AVB, *Archives de Guerre*, dossier 12).

36 Sur les informations en provenance du front, voir EMILE WANTY, "La vie militaire", in JOHN BARTIER & a., *Histoire de la Belgique contemporaine 1914-1970*, Bruxelles, 1975, p. 329-390, p. 353. ALBERT BAYET, *op.cit.*, dont le volumineux journal foisonne de communiqués allemands savamment 'commentés', constitue un bel exemple de lecture entre les lignes. Quant aux journaux alliés, un témoignage parle de 200 et 270 francs déboursés pour un numéro du *Times* (LUCIEN LAUDY, "Les journaux prohibés pendant l'occupation", in *Le Soir*, 10.XI.1923). A citer, parmi les témoignages sur le manque d'informations, C. SORGELLOS & G. VEIRMAN, "La guerre du silence ou le journal de la Comtesse d'Oultremont", in *Revue belge d'Histoire militaire*, 1991 (XXIX), p. 123-144 et p. 209-228.

37 Sur le décret de censure du 13 octobre 1914, voir CHARLES H. HUBERICH & ALEXANDER NICOL-SPEYER, *Deutsche Gesetzgebung für die Okkupierten Gebiete Belgiens*, La Haye, 1915-1918, t. 1, p. 21-22; LUDWIG VON KÖHLER, *Die Staatsverwaltung der besetzten Gebiete*, t. 1 : *Belgien*, Stuttgart, 1927, p. 25-27 et J. PIRENNE & M. VAUTHIER, *op.cit.*, p. 138-140.

38 "Principes à suivre dans la pratique de la censure", note secrète de la *Pressestelle* du 2 mars 1915, in A. BOGHAERT-VACHÉ, *op.cit.*, p. 18-22 (citation p. 21).

39 AVB, *Archives de la Guerre*, dossier 7; J. MASSART, *op.cit.*, p. 58-70 et A. BOGHAERT-VACHÉ, *op.cit.*, p. 29-42. Voir aussi RAY NYST, *Malgré tout ! Complément et examen des débats du procès du journal "La Belgique"*, s.l.n.d. (lors de son procès d'après-guerre, Nyst, rédacteur en chef de *La Belgique*, sera défendu par Edmond Picard).

A mesure que la guerre s'éternise, les doutes s'installent sur la définition précise du 'devoir patriotique'. Faut-il se murer dans le mutisme et l'inaction jusqu'à échéance indéfinie, ou au contraire reprendre l'activité, quitte à accepter un certain *modus vivendi* avec l'occupant ? Les écrivains belges, quant à eux, choisissent majoritairement le silence plutôt que la censure⁴⁰. La refonte 'nationaliste' du *Egmont* de Goethe par Iwan Gilkin, par exemple – présentant un *Egmont* empreint des vertus 'belges' telles tolérance religieuse et jovialité breughelienne – reste dans les tiroirs jusqu'après la guerre et ne sera jouée qu'en 1930⁴¹. Toute publication, en effet, comporte le risque d'être ostracisée et de se voir récupérée par la propagande allemande. Tel est le sort du *Journal* de Stijn Streuvels, publié début 1915. Le ton détaché, presque amusé, que prend Streuvels en relatant les événements de l'invasion dans sa région campagnarde de Flandre occidentale (région qui n'a pas eu à souffrir comme les désormais villes 'martyres' que sont Louvain, Aarschot, etc.) choque les sensibilités patriotiques. Ses remarques pleines de sarcasme sur les Français, qu'il considère comme de bien improbables alliés, aussi. L'affaire s'envenime tout à fait suite à la réimpression, par les Allemands, de passages du journal, censés démontrer les dispositions "réelles" (donc amicales) des Belges vis-à-vis de leurs occupants. L'opinion patriotique belge est furieuse; à l'étranger, la poétesse Marie Gevers accuse Streuvels d'avoir "trahi l'esprit de Tyl Uylenspiegel"; le poète flamand René de Clercq lui adresse un poème accusateur intitulé "Nulle amitié sous le casque !". Ces réactions véhémentes feront s'abstenir Streuvels de la publication de la suite de son journal, ce à quoi il se pliera non sans mouvement d'humeur : "Avant la guerre il était pour ainsi dire permis de tuer sa mère et son père rien que pour devenir fameux, tandis que maintenant..."⁴². Réaction que semble partager Edmond Picard, qui note début 1915 : "Inertie patriotique, jolie expression pour désigner ceux qui se refusent à faire quoi que ce soit pendant 'l'occupation de guerre' allemande, ce qui, au début, était crâne, mais ce qui, depuis que cette occupation se prolonge contre toute attente devient douce paresse et pourrait tourner à un anéantissement d'activité individuelle et nationale"⁴³.

Entre-temps, le zèle patriotique bat son plein. Il est entendu que nul Belge n'est censé se montrer aux manifestations culturelles organisées par l'occupant. Ainsi le professeur de philosophie Georges Dwelshauvers, qui a eu la témérité d'assister à un concert allemand à la Monnaie en mars 1915 (où l'a repéré un 'espion patriotique'), est ostracisé par le

40 Certaines œuvres ont pu être antedatées afin de contourner la censure. Pour un exemple de cette pratique (assurément fort rare), voir CYNTHIA SKENAZI (dir.), *Marie Gevers, correspondance 1917-1974*, Bruxelles, 1986, p. 20, également la note 5 à la p. 131.

41 PAUL GORCEIX, "Une réplique à Goethe : 'Egmont' d'Iwan Gilkin (1858-1924)", in HANS-JOACHIM LOPE (dir.), *L'écrivain belge devant l'histoire*, Francfort, 1993, p. 51-66; RAYMOND TROUSSON, *Iwan Gilkin, Poète de la Nuit*, Bruxelles, 1999, p. 302-311.

42 STIJN STREUVELS, *In oorlogstijd (het uitgegeven en het onuitgegeven dagboek 1914-1918)*, Bruges/Nimègue, Ed. Luc Schepens, 1979, p. 448. Sur l'affaire, voir F. VAN LANGENHOVE, *op.cit.*, p. 106-108 et LODE WILS, *Flamenpolitik en aktivisme*, Louvain, 1974, p. 15-19.

43 E. PICARD, *op.cit.*, t. 2, p. 456 (25.I.1915). Souligné dans le texte.



- "La chanson du jour" évoque une vente de chansons populaires aux Marolles.
(Aquatinte anonyme faisant partie du recueil *Chronique de guerre 1914-1918*, Bruxelles, Bibliothèque royale, *Section Chalcographie*, n° 3564A)

tout-Bruxelles. Après la guerre, il se verra obligé de s'installer en Allemagne⁴⁴. En ce qui concerne les distractions plus populaires, les zélotes patriotiques prêchent dans le désert : dès novembre 1914, les cabaretiers des Marolles rouvrent leurs salles de danse et proposent au public leurs orchestres de polka et leurs orgues mécaniques, cela malgré les menaces proférées par les comités de ravitaillement de patrouiller dans les bals et de rayer ceux qui les fréquentent des listes des personnes bénéficiant de la soupe populaire, réflexe paternaliste qui visera également les épouses de militaires belges soupçonnées de 'relations coupables' avec des Allemands⁴⁵. Oeuvres charitables, autorités municipales et clandestins s'acharnent en vain contre les cinémas⁴⁶. Ceux-ci connaissent, comme les théâtres populaires, une vogue sans précédent : rien que de juin 1916 à juin 1917 se vendront, en Belgique occupée, cinquante millions de billets de cinéma et de théâtre⁴⁷. En qualifiant d'"égoïstes", voire de "profiteurs de guerre", leurs compatriotes moins avides des plaisirs austères de l'abnégation, les ténors de l'opinion patriotique sous-estiment le désir ambiant d'échapper à la dureté de la guerre, fût-ce le temps d'un mélodrame, d'une farce en patois ou du *Carmen* d'Ernst Lubitsch, et finissent par agacer.

L'irritation est d'autant plus vive que, la guerre s'éternisant, les péremptoires certitudes patriotiques (héroïsme de la décision de 1914, victoire imminente, alliés loyaux, gouvernement judicieux, Belges unis) commencent quelque peu à s'estomper. Si la fête nationale de 1916 reste teintée d'espoir en la victoire, espoir nourri par le son des canons de l'offensive de la Somme⁴⁸, l'enlèvement de cette dernière porte un coup très dur à la confiance nationale. Suivent alors (en novembre 1916) les premières déportations d'ouvriers en Allemagne, qui suscitent une vague de panique et de découragement. Le même mois, le journaliste Tytgat observe que "Les théâtres sont pleins et les cinémas aussi : la longue durée de la guerre et, davantage encore, l'absence complète de toutes nouvelles, depuis de longs mois, sur les faits et gestes de nos souverains, de l'armée, du gouvernement; les épreuves succédant aux épreuves, le manque de direction, l'incertitude du lendemain, tout cela a fini par provoquer chez un certain nombre une

44 LOUIS GILLE, ALPHONSE OOMS & PAUL DELANDSHEERE, *Cinquante mois d'occupation allemande*, Bruxelles, 1919, 4 vol., t. 1, p. 291 (le 15.III.1915) et L. WILS, *op.cit.*, p. 15.

45 Des exemples (abstraits) de formes de 'non-patriotisme' punies par les œuvres de secours, dans GEORGES RENCY, *La vie matérielle de la Belgique durant la Guerre mondiale* (t. 1 de la série *La Belgique et la Guerre*), 2e éd., Bruxelles, 1924, p. 206-214.

46 AUGUSTE VIERSET, *Mes souvenirs sur l'occupation allemande en Belgique*, Paris, 1932, p. 220-221 (salles de danse). Sur les cinémas, cfr EMILE BÉCO, *La croisade entreprise contre les mauvais cinémas pendant la guerre*, Turnhout, 1919; voir aussi K. VAN DE WOESTINE, *op.cit.*, t. 7, p. 472-473 (26.IX.1914), t. 8, p. 230-234 (22.VII.1915), t. 9, p. 151 (25.V.1916) et *La Libre Belgique*, n° 44, IX.1915 (I).

47 HENRI PIRENNE, *La Belgique et la guerre mondiale*, Paris/New Haven, 1928, réédition in Id., *Histoire de Belgique des origines à nos jours*, Bruxelles, 1975, t. 5, p. 289 et GUIDO CONVENTS, "Cinema and German Politics in Occupied Belgium", in KAREL DIBBETS & BERT HOGENKAMP (dir.), *Film and the First World War*, Amsterdam, 1995, p. 171-178, surtout p. 171-172.

48 POUR ALBERT BAYET, c'est même décidément "la dernière fête nationale que nous célébrerons sous l'œil de l'ennemi" (*Journal...*, t. 10, p. 2487-2488).

espèce d'engourdissement, de veulerie. (...) Hélas ! [Le langage patriotique], ils sont trop nombreux, plus nombreux chaque jour, les Bruxellois qui ne l'entendent plus : 'Demain, disent-ils, peut-être serons-nous emmenés en Allemagne; jouissons de notre reste...' ⁴⁹.

Les déportations, dont seuls les ouvriers sont victimes, ne font qu'aiguiser l'animosité entre classes sociales. Le 21 juillet 1916, à Bruxelles, la désormais classique manifestation des volets clos s'observe bien davantage dans les quartiers cossus de la capitale que dans les rues prolétaires ⁵⁰. L'atmosphère est encore envenimée par les attaques de certains clandestins contre les chômeurs (qualifiés avec perfidie par une feuille satirique comme "les plus heureux des 'lazzaroni' de la terre" ⁵¹).

Après 1916, les conditions de vie se dégradent encore, surtout pour les ouvriers : pendant l'hiver 1916-1917, malgré l'aide alimentaire, ils mangent aussi mal qu'un demi-siècle auparavant ⁵². Une fille d'ouvriers se souviendra plus tard de ses rentrées d'école : "le café de glands, la tartine de pain noir frottée de saindoux m'attendaient au coin du feu presque éteint". Ce goûter misérable est suivi d'expéditions dans les beaux quartiers afin d'y ramasser les escarilles déversées sur la neige par les servantes de grandes maisons. L'automne suivant, la misère la pousse à quitter l'école pour s'engager comme bonne d'enfants dans une famille viennoise installée à Bruxelles, ce qui signifie, en quelque sorte, "travailler pour l'occupant" ⁵³. C'est dire à quel point les difficultés de l'occupation, même si elles n'épargnent pas les ménages de la moyenne bourgeoisie et frappent durement les petits-bourgeois, poussent, en fonction de leur acuité, à des réactions différentes. L'obstination de certains milieux patriotiques, très majoritairement bourgeois, à traiter de "mauvais Belges" les ouvriers forcés d'accepter des contrats 'volontaires' en Allemagne, n'arrange rien ⁵⁴.

Au fur et à mesure que la misère s'aggrave et compte tenu de la désinformation, la perception des épreuves de l'occupation comme autant de 'sacrifices' consentis pour les besoins de la cause nationale et partagés équitablement à travers la nation, tend à s'affaiblir. Le sacrifice ne se conçoit que collectif; or, l'idée de sacrifice collectif s'érode. Les parties s'accusent mutuellement. L'esprit de lucre semble omniprésent, le sens du

49 CHARLES TYTGAT, *Bruxelles sous la botte allemande. Journal d'un journaliste. De la déclaration de guerre de la Roumanie à la délivrance*, Bruxelles, 1919, p. 124-125.

50 A. BAYET, *op.cit.*, t. 10, p. 2480-2481.

51 Le clandestin francophone bruxellois *Satirische Zeitung*, 23.VI.1916 (II) n° 5, p. 3.

52 PETER SCHOLLIERS & FRANK DAELEMANS, "Standards of living and standards of health in wartime Belgium", in RICHARD WALL & JAY WINTER (dir.), *The upheaval of war : family, work and welfare in Europe, 1914-1918*, Cambridge, 1988, p. 139-158.

53 Témoignage de Madeleine Gevers, auteur de mémoires inédits sur Michel de Ghelderode : *Michel retrouvé! Chronique d'une amitié. Michel de Ghelderode vu par Madeleine Gevers*, man. dact., 1966 (AML, ML 4945, citations en p. 6 et 12). Je remercie Marc Quaghebeur pour m'avoir indiqué cette source.

54 Voir, entre autres, le clandestin bruxellois *De Vlaamsche Leeuw*, XII.1917 (III), p. 1, éditorial "De Ware Trouw". Cfr aussi le numéro de janvier 1918. Voir encore *De Vlaamsche Wachter*, d'Anvers, II.1917 (III).

devoir bien mal partagé, les ‘honnêtes gens’ – parmi lesquels se range, par définition, l’observateur – dupés⁵⁵. En août 1917, le gouverneur général von Falkenhausein fait état d’un climat d’amertume largement répandu : les ouvriers dont les familles meurent de faim détestent les bourgeois et leurs propos patriotiques, les citadins exècrent les paysans et nombre de Belges crachent leur mépris pour leurs compatriotes réfugiés à l’étranger⁵⁶.

Le désir de paix à tout prix se répand. “Pourquoi donc continuer à verser le sang inutilement ?” se demande-t-on⁵⁷. Imperceptiblement, cette *Friedenssehnsucht* – pour reprendre le terme du baron Von der Lancken, influent directeur de la *Politische Abteilung* au Gouvernement général – tend à ronger l’esprit de jusqu’au-boutisme qui prône le refus d’envisager la paix sans rétablissement de l’indépendance belge. Aussi l’occupant s’efforce-t-il de répandre un esprit pacifiste et de présenter l’Allemagne comme prête au compromis face à une Entente et à un gouvernement belge belliqueux et inflexible⁵⁸. Cette propagande, à son tour, empoisonne la propagation de tout discours sur la paix, promptement taxé de “défaitiste”, puisque susceptible d’être détourné à son profit par l’occupant. Ainsi le cri de cœur pacifiste d’Edmond Picard – “Je répète donc : ‘La paix ! La paix !’ (...) Qu’on renonce à la forfanterie des victoires quasi impossibles !” – lui vaut-il de cinglantes attaques dans la presse clandestine, ostracisme dont il ne se remettra jamais⁵⁹. Voici ses propres mots : “entr’autres fléaux que nous devons à la guerre, nous vivons dans une sorte de fièvre obsidionale qui oblitère le bon sens du public. Personne

55 CH. TYTGAT, *op.cit.*, dans une notation du 21 novembre 1916, réclame des sanctions sévères après la guerre, afin de bien marquer la distinction entre les ‘honnêtes gens’ et les autres. “Ceux qui ont fait leur devoir n’ont droit à rien, c’est entendu, et d’ailleurs ils ne réclameront rien. Mais la conscience publique réclamera, elle, le châtement des coupables, *sinon les honnêtes gens n’auraient été que des dupes*” (p. 126-127, italiques de l’auteur).

56 Rapport sur la situation en pays occupé pour la période février-août 1917, cité dans RUDIGER (pseudonyme d’Armand Wullus), *Flamenpolitik. Suprême espoir allemand de domination en Belgique*, Bruxelles, 1921, p. 12.

57 Noté par l’évêque Heylen, cité dans ILSE MESEBERG-HAUBOLD, *Die Widerstand Kardinal Merciers gegen die deutsche besetzung Belgiens 1914-1918: ein Beitrag zur politischen Rolle des Katholizismus im ersten Weltkrieg*, Francfort, 1982, p. 338-339, note 198; voir aussi p. 139-140.

58 Sur la “propagande de paix” de l’occupant, voir *Idem*, p. 325, note 130 et surtout W. DOLDERER, *op.cit.*, p. 192-210. A citer, parmi les initiatives, des brochures comme *L’entêtement funeste (le 9 août 1914) : réflexions d’un contribuable belge sur la situation de son pays*, par FRÉDÉRIC-THOMAS GRAINDORGE, ou encore *La Belgique neutre et l’Allemagne*, par FRITZ NORDEN, qui présente les Belges comme abusés “par des politiciens ignorants et coupables”. Ces opuscules font l’objet d’une publicité (“livres recommandés”) dans les guides ferroviaires ! (Voir, par exemple, le *Guide sommaire des chemins de fer et des trains vicinaux*, XI.1916).

59 Propos recueillis par *La Belgique*, le 7.XII.1916, et repris dans la brochure *Lettre-pétition au Gouvernement Belge à propos de sa note-annexe à la réponse des Alliés aux propositions de paix de l’Allemagne, suivie des Déclarations de Maître Edmond Picard*, Bruxelles, 1917, p. 9-12, citation p. 11. La brochure sera publiée avec l’assentiment de l’occupant et les propos de Picard feront aussi le tour de la presse allemande. En juillet 1918, Picard fera l’objet d’un ‘portrait’ venimeux dans *Le Flambeau* clandestin : THÉOPHRASTE (pseudonyme d’Oscar Grojean), “Profilis Défaitistes I : M. Bourguignon”, in *Le Flambeau*, n° 4, 14.VII.1918, réimpression dans *Les Sept Flambeaux de la guerre*, Bruxelles, 1919, p. 108-110. Voir E. SACRÉ-OLIN, “Edmond Picard le mal-aimé (suite)”, in *Le Flambeau*, 1960 (XLIII) n°s 3-4, p. 181-210; cfr également ALEX PASQUIER, *Edmond Picard*, Bruxelles, 1945, p. 30.

n'ose dire à haute voix ce qu'il pense tout bas. Chacun se méfie de son voisin, de crainte d'être taxé de manquer de patriotisme"⁶⁰. Comme le note Georges Eekhoud, critique lui aussi des poncifs patriotiques : "la 'patriotarderie' flaire des traîtres partout. Pauvre Belgique! Pauvres Belges!"⁶¹.

Ainsi de-ci de-là, commence à se dessiner une rébellion contre le culte patriotique. Cette révolte est surtout le fait d'une certaine jeunesse intellectuelle, qui s'insurge et rejette la guerre entière comme une absurdité sans 'bons' ni 'mauvais' et ne la concernant guère⁶². Ce rejet est peut-être lié à la position délicate occupée par les jeunes gens des classes moyennes en pays occupé, qui sont constamment livrés aux regards désapprobateurs des zéloteurs les comparant à leurs pairs ayant franchi la frontière pour rejoindre l'armée. Ils font fi du culte obligatoire des grands hommes de la patrie ainsi que de la distance à observer à l'encontre de l'occupant. Des amitiés – littéraires notamment – se forment entre jeunes Belges et jeunes Allemands. Ainsi le poète dada Clément Pansaers, précepteur des enfants de Carl et Thea Sternheim à La Hulpe, évolue-t-il dans les cercles de la "colonie littéraire allemande" en Belgique. En décembre 1917, Pansaers lance le mensuel d'avant-garde *Résurrection*, dont le premier numéro est dédié à Romain Rolland. Le magazine propose des gravures sur bois de la main d'artistes allemands liés au mouvement *Der Sturm*, des textes de Carl Einstein, auteur d' 'anti-romans' (fonctionnaire de l'armée occupante, il fera, en novembre 1918, office de porte-parole du conseil révolutionnaire des soldats à Bruxelles), une 'Apologie de la Paresse', due à Pansaers lui-même, et plusieurs manifestes à connotation pacifiste, humaniste et "internationaliste"⁶³.

A Anvers, un cercle d'avant-garde s'est formé autour de Paul Van Ostaijen, brillant dandy (porte-cigarettes et cape rouge), qui a, dès 1914, fait profession de dénier à la guerre toute signification, voire même toute réalité. A dix-huit ans, lorsque le conflit éclate, il s'inscrit à un cours de danse comme s'il voulait lancer un défi dadaïste à la lourde atmosphère de sacrifice, traduite notamment par le volontarisme de guerre. Son recueil expressionniste *Bezette Stad* renfermera une pseudo-affiche de cirque annonçant

60 *Lettre-pétition...*, p. 11.

61 GEORGES EEKHOU, *Journal*, cahier 17 (notation du 17.IX.1917), p. 117-118 (AML, manuscrit ML 2954).

62 Ainsi, Madeleine Gevers note que son ami Michel de Ghelderode – qui est le précepteur du fils aîné de la même famille viennoise Abramson où elle est bonne d'enfants – ne parle jamais de la guerre, qu'il considère comme profondément insignifiante (*Michel retrouvé...*, p. 46-47).

63 Voir surtout HUBERT ROLAND, *Die deutsche literarische 'Kriegskolonie' in Belgien 1914-1918. Ein Beitrag zur Geschichte der deutsch-belgischen Literaturbeziehungen 1900-1920*, Berne, 1999; ID., "Résurrection, Clément Pansaers et Carl Sternheim : 'comment rendre une revue intéressante'", in *Les Lettres romanes*, 1994 (XLVIII) n^{os} 3-4, p. 259-276; ID., "Materialien zu Carl Einsteins Aufenthalt in Belgien", in KLAUS KIEFER (dir.), *Carl-Einstein-Kolloquium 1994*, Francfort, 1996, p. 41-54. Cf aussi JACQUES MARX, "Résurrection et les courants modernistes", in JEAN WEISGERBER (dir.), *Les avant-gardes littéraires en Belgique. Au confluent des arts et des langues*, Bruxelles, 1991, p. 213-232; FREDERIK LEEN & a., *Avant-garde in België 1917-1929*, Bruxelles, 1992, p. 21-23, 190-191 et ULRICH WEISSTEIN, "Der letzte Zivillist? Carl Sternheim at La Hulpe", in RAINER RUMOLD & O.K. WERCKMEISTER (dir.), *The Ideological Crisis of Expressionism : the Literary and Artistic German War Colony in Belgium 1914-1918*, Columbia, 1990, p. 115-132.



L'empereur allemand : " Vous voyez bien que vous avez tout perdu ! "

Le roi des Belges : " Non, pas mon âme ! "

(Reproduit avec l'autorisation spéciale des propriétaires du Punch.)

Le pays qui n'a pas vendu son âme.

- Caricature largement diffusée de Bernard Partridge montrant un roi Albert inflexible face à l'arrogant empereur allemand. (*La Belgique et l'Allemagne. Textes et documents précédés d'un avertissement au lecteur par Henri Davignon*, Paris, Hachette et Cie, 1915, p. 122)

le numéro d'un "TRIO mondialement connu de knock-abouts comiques !!!" qui ne sont autres que "RELIGION & ROI & PATRIE !". Le 16 septembre 1917, Van Ostaijen fait partie d'un groupe de contestataires venus siffler le cardinal Mercier à Anvers ⁶⁴.

Il est intéressant de noter que le même Mercier fait, depuis un certain temps, l'objet d'une discrète campagne d'attaques organisée par l'occupant ⁶⁵. C'est dire que le défi avant-gardiste lancé contre les poncifs patriotiques est loin d'être toujours innocent ⁶⁶. Ainsi *Résurrection* est-il subventionné par l'occupant, son message hétérodoxe ne dérangeant en rien la *Politische Abteilung*; pour couronner le tout, Pansaers ne tarde pas à prôner un militantisme wallon ⁶⁷. Van Ostaijen, de son côté, poussera la collaboration jusqu'à se faire nommer capitaine-adjutant dans un corps de 'gendarmerie' flamand censé assister l'occupant (l'initiative restera toutefois au stade de projet) ⁶⁸. Ces initiatives font référence à deux instances représentatives du refus de l'idée d'une communauté de sort à l'échelle du pays. Ces structures s'inscrivent parfaitement dans la conception allemande d'une Belgique future.

III. *Flamenpolitik*

La mission libératrice des Allemands vis-à-vis des Flamands, frères germaniques opprimés, est une vision trop valorisante pour qu'une partie de l'opinion allemande, à laquelle la condamnation internationale de l'invasion est restée en travers de la gorge, ne s'y complaise pas. Outre l'avantage éventuel d'une mainmise permanente sur le pays conquis ⁶⁹, la politique pro-flamande offre celui, symbolique, d'une redéfinition des événements de 1914 : il ne s'agit plus de l'invasion d'une nation, mais de la libération d'une (autre) nation des griffes d'un Etat, discours qui fait ressortir de plus belle l'artificialité de la Belgique, 'Potpourrinie', dont le caractère hétéroclite est à l'opposé de l'authenticité de la nation flamande, nation germanique prise depuis 1830 dans l'étau de la construction francophone et gallophile qu'est la Belgique, véritable "marche de l'Est française" ⁷⁰. En effet, la rhétorique de la *Flamenpolitik* fusionne les éléments "Flandre

64 F. LEEN, *op.cit.*, p. 93-126; ROBERT HOOZEE (dir.), *Moderne Kunst in België 1900-1945*, Anvers, 1992, p. 95-111; PAUL HADERMANN, "De modernistische doorbraak", in MATHIEU RUTTEN & JEAN WEISGERBER (dir.), *Van "Arm Vlaanderen" tot "de voorstad groeit" : de opbloei van de Vlaamse literatuur van Teirlinck-Stijns tot Louis-Paul Boon*, Anvers, 1988, p. 271-364, surtout p. 275-278, 293-306 ainsi que GERRIT BORGERS, *Paul Van Ostaijen, een documentatie*, 2 vol., 2e éd., La Haye, 1996. Pour *Bezette Stad* (écrit à Berlin à l'automne 1920), voir PAUL VAN OSTAIJEN, *Verzamelde gedichten*, Anvers/Amsterdam, Ed. Gerrit Borgers, 1996.

65 W. DOLDERER, *op.cit.*, p. 186.

66 Sur l'avant-garde et la propagande allemandes, cfr KATE WINSKELL, "The Art of Propaganda : Herwarth Walden and 'der Sturm', 1914-1918", in *Art History*, IX.1995 (XVIII) n° 3, p. 315-344.

67 Sur l'aide de l'occupant à *Résurrection*, voir H. ROLAND, "Résurrection...", p. 269-271.

68 Sur le rôle de Van Ostaijen, voir *Nieuwe Encyclopedie van de Vlaamse Beweging*, Tiel, 1998, t. 2, p. 2362-2363. Les projets de gendarmerie sont conservés aux AGR, *Raad Van Vlaanderen*, D 53/1, dossier 1.

69 Voir à ce propos notamment W. DOLDERER, *op.cit.*, chapitres 3 et 5.

70 Titre du traité de PIUS DIRR, *Belgien als französische Ostmark. Zur Vorgeschichte des Krieges*, Berlin, 1917. Dirr, haut fonctionnaire de la *Politische Abteilung*, est un des principaux organisateurs de la *Flamenpolitik*. Sur l'expression 'Potpourrinie', voir p. 346.

opprimée” et “Belgique état-satellite de la France”, ce qui, tout en reprenant l’argument de la fausse neutralité belge, permet de ne plus considérer la cause flamande comme une question d’ordre intérieur belge.

Le discours de la *Flamenpolitik*, enfin, valorise la position allemande, la Flandre opprimée offrant un reflet miniature de ce qui est censé se passer sur la scène européenne, c’est-à-dire l’encerclement et l’étouffement de l’élément germanique. Aussi ce discours trouve-t-il un grand écho en Allemagne : pour la seule période de mars 1915 à juin 1916, la cause flamande y fait l’objet de pas moins de 541 articles de presse importants⁷¹. L’argumentation séduit d’emblée nombre d’intellectuels. L’historien Karl Lamprecht, qui avait pourtant jadis introduit auprès du public allemand l’*Histoire de Belgique* de son ami Henri Pirenne, œuvre qui faisait alors son admiration, penche à présent vers la notion d’une Flandre d’essence germanique et récuse l’idée même de “Belgique” qu’il estime vide de sens⁷². Cette position coûte à Lamprecht son amitié avec Pirenne, mais lui apporte des nouveaux contacts dans le pays occupé. Ainsi le 29 décembre 1914, un étudiant de Pirenne l’implore de “nous dire ce qu’est notre tâche, à nous autres Flamands qui nous sentons germaniques”⁷³. L’étudiant en question, c’est Leo Picard, qui est, à 26 ans, un des membres les plus âgés du petit groupe radical-flamingant *Jong Vlaanderen* (La Jeune Flandre) fondé à Gand en octobre 1914 dans le but délibéré de rompre avec la Belgique.

Pour *Jong Vlaanderen*, groupement par ailleurs animé par un pasteur frison, adversaire déclaré de la Belgique et adepte du pangermanisme, le rapprochement avec l’occupant apparaît comme l’évidence même. C’est loin d’être le cas pour la grande majorité du Mouvement flamand, dont les leaders rejettent d’emblée le ‘marché’ proposé par l’occupant, qui leur paraît incompatible avec la ‘dignité’ flamande. Ce refus sera maintenu jusqu’à l’armistice. Aussi le groupement *Jong Vlaanderen* reste-t-il longtemps la seule recrue de la *Flamenpolitik*. Cela dit, au fil des longs mois d’occupation, on observe, dans certains milieux flamingants, une certaine irritation vis-à-vis de ‘provocations’ émanant de francophones, irritations que les malentendus nés d’un régime de silence et d’information manipulée ne feront qu’accroître⁷⁴. Ainsi, les dithyrambes de Maeterlinck au sujet de la “civilisation latine”, civilisation supérieure pour laquelle la Belgique se serait sacrifiée (déclarations faites lors du fameux discours de Milan) agacent-elles fortement l’opinion flamande. Certaines ‘provocations’ proviennent des

71 Chiffre relevé par Passelecq, cité dans LOUIS DUMONT-WILDEN, *Les Flamands et l’Allemagne*, Paris/Barcelone, 1918, p. 52. Voir aussi W. DOLDERER, *op.cit.*, p. 59-68.

72 Discours prononcé à Dresde, le 4 mars 1915 (KARL LAMPRECHT, *Deutsche Zukunft - Belgien. Aus den nachgelassenen Schriften*, Gotha, 1916, p. 52 et ailleurs). Voir également ROGER CHICKERING, *Karl Lamprecht : a German Academic Life*, Atlantic Highlands, 1993, surtout p. 439 et 444, note 61 et W. DOLDERER, *op.cit.*, p. 47-50, 53, 70-71.

73 DANIEL VANACKER, *Het aktivistisch avontuur*, Gand, 1991, p. 32 et W. DOLDERER, *op.cit.*, p. 47-48.

74 Voir la mise au point de LODE WILS, *op.cit.*, p. 19-22 et p. 51-53.

services allemands. Fin 1915, par exemple, un pseudo-clandestin appelé *Le Fouet* et s'en prenant vivement aux 'flamingants', est distribué en cachette à Bruxelles⁷⁵. Ces tensions, d'une part, et la bienveillance de l'occupant en matière de réforme linguistique de l'autre, conduisent graduellement à un changement de perspective dans certains cercles flamingants. Ceci vaut particulièrement pour les groupes de militants de la base, au sein desquels de longues années de pénibles efforts ont créé une sorte de fétichisme linguistique, à tel point que l'on préfère y fermer les yeux sur le régime d'occupation sous lequel vivent les Flamands et ne voir que la bonne volonté manifestée à l'égard du 'flamand'. Ainsi la création d'un poste de censeur néerlandophone (en février 1915) fait-il nager, comme le note Karel Van De Woestijne, "certains flamingants dans le bonheur le plus extatique, (...) les remplissant d'éternelle gratitude, tout à fait comme s'il s'agissait là d'une précieuse faveur"⁷⁶.

Entre-temps, une autre transformation s'opère aux Pays-Bas, à savoir la création d'une identité et d'une valorisation spécifiques pour ces flamingants qui acceptent la *Flamenpolitik*. L'influence d'un groupe d'intellectuels néerlandais (en contact avec Berlin) sur les flamingants réfugiés débouche sur une vision tout à fait valorisante de ce qui s'appelle désormais l'activisme. Le terme en lui-même implique déjà tout un programme. L'activisme n'est autre que le mouvement des actifs, ceux qui osent intervenir contre la profanation des droits flamands par l'Etat belge – profanation perpétrée sous couvert d'"union sacrée". Par contre, la majorité des flamingants qui persistent à refuser la *Flamenpolitik* auront droit à l'étiquette dénigrante de "passivistes". Dès octobre 1915, le nouvel activisme peut s'enorgueillir d'un premier martyr : le poète René de Clercq se voit congédié par le gouvernement du Havre de son poste d'enseignant dans une école de réfugiés⁷⁷. De Clercq ripostera en écrivant un poème intitulé *Aan die van Haveren* (A ceux du Havre). Ce poème met en vers deux thèmes essentiels de l'activisme croissant, c'est-à-dire la loyauté conditionnelle des Flamands vis-à-vis de la Belgique et la différence essentielle entre les Flamands et les autres (différence qui éclipse toute autre considération, même en temps de guerre). Le poème se hisse instantanément au rang de credo activiste :

“Seigneurs du Havre, tenez-vous le pour dit :
Nous sommes germains, non pas latins,
Au coeur ouvert et au sang pur !

75 J. MASSART, *op.cit.*, p. 29.

76 K. VAN DE WOESTIJNE, *op.cit.*, t. 8, p. 26 (23.II.1915).

77 La cause en est sa collaboration au journal *De Vlaamsche Stem*, feuille réalisée par des réfugiés flamands et subventionnée par la propagande allemande. En Flandre occupée, la presse présente l'événement en termes de représailles par rapport à des convictions flamandes. Aussi l'événement provoque-t-il un mouvement d'indignation parmi de jeunes littérateurs flamands, dont Van Ostaijen.

N'ai-je mon droit, je n'ai point de patrie,
Ni déshonneur, si n'ai du pain..."⁷⁸.

La flamandisation de l'université de Gand sous l'occupation ne fait évidemment que consacrer la notion de loyauté conditionnelle, vu l'apparent abîme entre la bonne volonté allemande et ce qui, en les circonstances, ressemble à s'y méprendre à de la mauvaise volonté belge. Aussi 'Gand' élargit-il considérablement les rangs activistes, sans pour autant faire basculer le Mouvement flamand qui, dans sa majorité – les prestigieux leaders du mouvement universitaire d'avant-guerre inclus – persiste dans le refus. Refus d'autant plus âpre que la création de ce que le peuple appelle de façon ironique l'"Université Von Bissing" n'a pas été exempte de brutalités. La déportation d'Henri Pirenne et de Paul Fredericq donnera une vigueur nouvelle aux arguments du "Droit contre la Force"⁷⁹. La fâcheuse coïncidence, en novembre 1916, de l'ouverture de l'université et des premières déportations de travailleurs forcés gantois, n'est pas de nature à favoriser l'acceptation de l'université flamande dans des couches plus larges de la population. Les esprits sceptiques de la *Politische Abteilung* sont conscients de l'impopularité de l'activisme. L'un deux note "l'énorme obstacle que représente pour l'administration [allemande] le caractère national belge, y compris celui des Flamands"⁸⁰.

La *Flamenpolitik*, toutefois, est devenue entre-temps un but en soi. Elle semble offrir un vague réconfort psychologique à nombre d'occupants qui souffrent de se savoir excrécés par la population occupée. En 1916, l'alsacien Otto Flake, officier affecté au service de la censure, homme de lettres dans le civil, confie à son 'Journal de bord' ses rêveries sur le jour où l'Allemagne sera devenue le "grand frère" des "petites nations germaniques" d'Europe : "le frère qui, ayant réussi, les régale tous de sa culture (...)". Aussi les Flamands "chercheront-ils l'aide [allemande] dont ils ont besoin". De cette façon, le pouvoir occupant se montrerait sous son meilleur jour : "Là, au moins, nous pouvons faire du bon travail"⁸¹.

Ce 'bon travail' va son train, avec, entre octobre 1916 et mars 1917, la séparation administrative du pays.

Cette séparation a pour effet de mettre en œuvre une politique culturelle wallonne, au demeurant plutôt modeste et qui apparaît plutôt comme un résidu de la *Flamenpolitik*. L'activisme wallon qui en est le résultat, restera lui aussi, tout à fait marginal.

78 RENÉ DE CLERCQ, "Havere tegen Vlaanderen", in *Dietsche Stemmen*, XII.1915, p. 56. Voir KOEN HULPIAU, "Dichter René de Clercq als flamingant – Voor Vlaanderen en Groot-Nederland", in *Wetenschappelijke Tijdingen*, n° 42, 1983, p. 237-247, spécialement p. 238.

79 Élément repris dans les protestations étrangères : voir CHRISTOPH NYROP, *L'arrestation des professeurs belges de l'Université de Gand : le droit contre la force*, Lausanne, 1917.

80 Kisky à Beyerle, 18.VIII.1916 (ZENTRALES STAATSARCHIV POTSDAM [ZSP], *Nachlass Beyerle*, 90 Be 8, n° 1, 85).

81 OTTO FLAKE, *Das Logbuch*, Gütersloh, 1970, p. 185.



- "Le combat pour l'université flamande. La Mère Flandre appelle ses enfants à l'université flamande". Brochure de propagande reprenant les arguments en faveur de l'université flamande de Gand, Bruxelles, 1916.
(Couverture reproduite dans DANIEL VAN ACKER, *Het aktivistisch avontuur*, Gand, Stichting Mens en Kultuur, 1991, p. 174)

Non qu'il n'y ait pas de collaboration wallonne, mais contrairement à ce qui se passe en Flandre, elle ne brandit pas d'arguments nationalistes. Citons à ce propos le docteur Arthur Limet, de Huy, sorte de pangermaniste qui dès janvier 1915 ose publiquement applaudir l'invasion et deviendra une figure-clé de la *Deutschfreundlichkeit* wallonne. Ses actions, comme il le déclarera lors du procès intenté contre lui après-guerre, ne sont en rien inspirées par quelque conviction wallingante. Parmi les fonctionnaires des nouveaux 'ministères wallons' à Namur, rares sont ceux sortis du mouvement wallon d'avant-guerre. Cette administration wallonne demeurera d'ailleurs à ce point obscure qu'au moment de l'armistice, il s'avérera que la plupart des Namurois ignorent complètement avoir abrité un 'gouvernement wallon'. 'Namur' reste jusqu'à la fin de la guerre un produit dérivé de 'Bruxelles'. La politique culturelle wallonne, elle aussi, garde un caractère de 'pièce rapportée', ce qui ne l'empêchera pas d'être poursuivie avec zèle par les spécialistes du Gouvernement général. Folklore et patois wallons sont promus au rang de porteurs du "caractère national wallon"⁸². La *Pressestelle* crée des organes tels *L'Avenir wallon*, *L'écho de Sambre et Meuse* ou *Le Peuple wallon*, qui se font un devoir de polémiquer avec la presse activiste flamande sur des sujets assez farfelus comme la "domination flamande" sur le Congo d'avant-guerre. En ce qui concerne le caractère artificiel de la Belgique, les deux activismes sont unanimes : ainsi *L'Avenir wallon* commémore-t-il, en 1918, l'anniversaire de la bataille des Eperons d'or en déplorant le sort des chevaliers wallons tombés sous les flèches flamandes, les Wallons "vaincus de Groeninghe" ne représentant qu'un exemple entre mille de l'oppression des Wallons par les Flamands, oppression entérinée par le régime belge. Ce ne sont que lamentations sur la destructivité centralisatrice qui résulte de l'amalgame au sein de l'entité Belgique de deux "races" essentiellement différentes⁸³. En mars 1918, un Comité de Défense wallon exhorte les Wallons à défendre "les intérêts de leur race" contre la domination flamando-belge. Parmi les neuf membres se trouve le publiciste Paul Ruscart, auteur d'une série d'entretiens avec des leaders activistes flamands. Ceci mis à part, l'activisme wallon ne se montre pas particulièrement loquace. En fait, les chants de résistance wallons tels "*Li casque di pruchin*" ou "*Poqwè q'nos devans hère les Allemands*" semblent indiquer que le régionalisme culturel wallon s'inscrit plus volontiers dans le discours patriotique⁸⁴.

82 Voir, par exemple, HEINRICH GELZER, "Wallonische Art im Spiegel Wallonischer Sprichwörter", in *Der Belfried*, n° 3, VII.1918, p. 21-27.

83 Cité dans le quotidien activiste *Het Vlaamsche Nieuws*, 31.VII.1918.

84 Voir J. VANDEREUSE, *La chanson wallonne et la guerre de 1914-1918*, s.l.n.d. Sur le rôle du marollien, voir *supra*, et d'autres exemples conservés aux AVB, tels "La Marolie autonome", persiflage de la déclaration activiste de l'indépendance de la Flandre (*Archives de la Guerre*, dossier 11). Il n'est d'ailleurs pas exclu que les dialectes flamands aient joué un rôle comparable. Sur l'activisme wallon, cfr L. HOTON, *Y eut-il un activisme wallon durant la guerre ?*, Liège, 1936; H. PIRENNE, *op.cit.*, p. 319-328. A citer, parmi les manifestes activistes wallons, FRANZ FOULON, *La question wallonne*, Bruxelles, 1917 et PAUL RUSCART, *Propos d'un Wallon sur la question flamande*, Namur, 1918. Pour les entretiens de Ruscart, voir *La Belgique*, 20.VIII.1917 (René de Clercq), 26.VIII.1917 (Pieter Tack) et 5.IX.1917 (Richard De Cneudt).

Sur le plan de la *Flamenpolitik*, le gouvernement occupant crée le ‘Parlement’ flamand (le *Raad van Vlaanderen*). L’appel de ce dernier à la “libération nationale” flamande, suivi du voyage à Berlin de plusieurs personnalités activistes en mars 1917, suscite, malgré le renforcement de la répression, un véritable ouragan de protestations. L’opinion ‘passiviste’, notamment, dénie avec véhémence au Conseil le droit de parler au nom du Mouvement flamand.

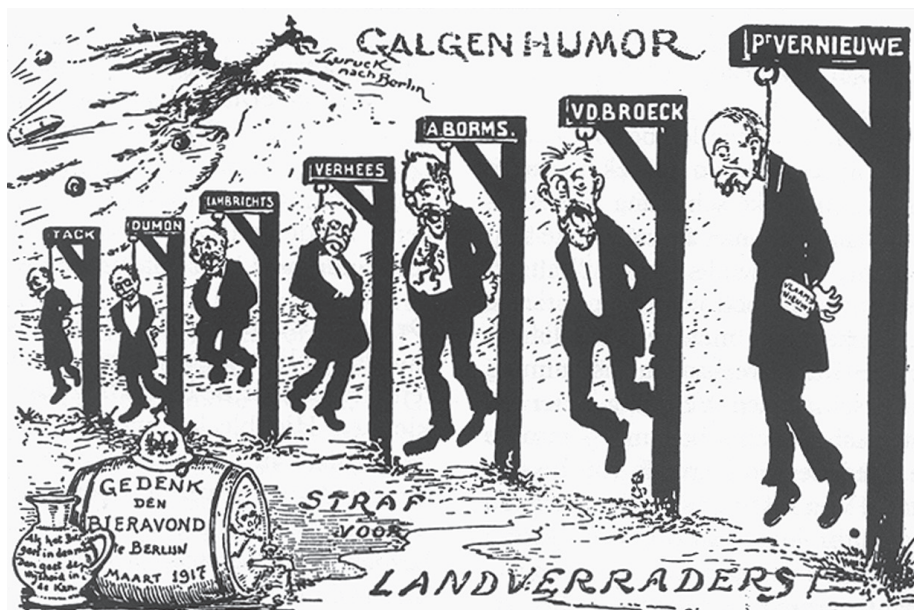
Il s’avère que ces attaques touchent l’activisme au plus profond. Correspondance et presse activistes foisonnent de lamentations sur la “répression” dont sont victimes les “vrais Patriotes” de la part des “fransquillons”. Des affronts “de palier” (ne plus être salué en rue) jusqu’aux attaques cinglantes des clandestins ‘passivistes’, tout est ressenti comme blessant à l’extrême. Cette réprobation provoque des réactions et des contre-attaques virulentes (délations, formation de jeunes gardes, projet de gendarmerie). Pour un milieu qui se prévaut de sa “rébellion géniale”⁸⁵, cette sensiblerie à la réprobation sociale a de quoi étonner. Elle démontre bien à quel point l’activisme est un mouvement identitaire plus que, à proprement parler, nationaliste. Comme l’a souligné François Thual, le conflit identitaire tend à être “vécu par ses protagonistes comme défensif”. De là le sentiment d’être traqué par des forces obscures, ce qui a de quoi étonner de la part d’un groupe qui a à sa disposition tout l’appareil répressif d’une occupation militaire. C’est oublier que la crise identitaire se nourrit de “la hantise de la haine de l’autre”⁸⁶. L’identité revendiquée par les activistes est aussi sociale. Ce que revendiquent, essentiellement, les nouveaux professeurs de Gand, les membres du *Raad van Vlaanderen*, les hauts fonctionnaires des ministères flamands et autres dignitaires de l’activisme, c’est bien moins l’éclat révolutionnaire que le prestige au sein du monde bourgeois, prestige sapé à sa base, justement, par le mépris, tant ‘passiviste’ que francophone, de l’activisme.

Cette perspective est révélatrice de la surenchère séparatiste de l’activisme, laquelle, quelle que soit l’image qu’en donne une certaine historiographie flamande, n’implique pas tant une quelconque fonction d’avant-garde⁸⁷ qu’un discours systématique d’auto-justification. Car les activistes, minorité ostracisée au sein de cette population qu’ils prétendent représenter, défendre, voire gouverner, ont grand besoin de justification. N’invoquent-ils pas, contre les accusations de trahison, l’urgence, pour “la Flandre”,

85 Expression de René de Clercq, parlant de lui-même, dans l’entretien accordé à Ruscart. Cfr *La Belgique*, 20.VIII.1917.

86 FRANÇOIS THUAL, “Du national à l’identitaire : une nouvelle famille de conflits”, in *Le Débat*, n° 88, I-II.1996, p. 162-170, citations en p. 163.

87 Voir, par exemple, le jugement de Maurits Van Haegendoren : “En quelques mois (1915-1918), les activistes ont réalisé tout le programme qui, pour être réalisé, coûtera un demi-siècle au Mouvement Flamand, dont la vision fut élargie [par l’activisme]”. C’est, entre autres, grâce à l’activisme que la Flandre aurait bénéficié du “mouvement universel d’autodétermination” (MAURITS VAN HAEGENDOREN, *Van taalstrijd tot staatsvorming*, Louvain, 1983, chapitre “Op de Kentering der Tijden”, p. 60 et 65). Voir, du même auteur, *Het activisme op de kentering der tijden*, Anvers, 1984.



- Le droit de parler au nom des Flamands est nié au Conseil de Flandre. "Châtiment pour des traîtres. Souvenez-vous du 'Bierabend' (soirée arrosée à la bière) de mars 1917 à Berlin". Caricature anonyme anti-activiste au sujet de la visite à Berlin des membres du Conseil de Flandre, 1917. (Reproduite dans DANIEL VAN ACKER, *op.cit.*, p. 174)

de s'autodéfendre ? La question rhétorique "Activisme : trahison ou légitime défense ?" devient dès lors un leitmotiv du discours activiste⁸⁸. L'argument ne tient la route que si l'on gonfle démesurément le danger que constitue la 'Belgique', présentée comme force monolithique historiquement et fondamentalement hostile à la 'Flandre' : "85 ans durant, la Belgique a été la sangsue de la Flandre tant du point de vue intellectuel que matériel, et si elle revient jamais, elle sera son assassine..."⁸⁹. Il s'agit donc de libérer la Flandre de l'emprise néfaste de la Belgique, seule garantie de 'survie', seule garantie aussi d'imposer à une population toujours récalcitrante l'autorité activiste (l'activisme ne concevant l'opposition flamande contre lui qu'orchestrée par d'obscures forces 'belges', forcément anti-flamingantes). La surenchère séparatiste culmine, en janvier 1918, avec la déclaration de l'"autonomie flamande", déclaration qui, une fois de plus, déclenche un tollé. Contre-démonstrations, pétitions et réquisitoires passionnés dans la presse clandestine abondent. La déclaration galvanise l'esprit de résistance, elle sera l'occasion

88 Voir l'apologie publiée après la guerre par ARTHUR FAINGNAERT, directeur du service de propagande activiste : *Verraad of Zelfverdediging ? Bijdrage tot de geschiedenis van den strijd voor de zelfstandigheid van Vlaanderen tijdens den oorlog van 1914-1918*, Anvers, 1933.

89 Reimond Kimpe dans l'organe jeune-flamand *De Vlaamsche Post*, 17.III.1916, cité dans A. FAINGNAERT, *op.cit.*, p. 284.

d'une réaffirmation publique de la non-légitimité du pouvoir occupant. Comme le note un membre de *Jong-Vlaanderen*, "la situation n'a jamais été pire. Encore une année de guerre, et la Flandre ne comptera plus un seul ami des Allemands"⁹⁰.

Aussi l'autorité occupante, fort embarrassée face à l'opinion internationale, s'empresse-t-elle de dépouiller les institutions activistes du peu de liberté d'action qu'elles possédaient. Le *Raad van Vlaanderen* n'est plus qu'un service de propagande; par voie de conséquence, le Bureau de Propagande du *Raad* (qui, fait significatif, dépend du "Ministère de la Défense nationale" activiste) connaît, en cette dernière année de la guerre, une remarquable expansion⁹¹. Entre janvier et septembre, la population flamande est inondée de deux millions et demi de brochures activistes; 30 à 40 manifestations activistes s'organisent, en moyenne, chaque semaine en Flandre. Pour les villageois, elles forment presque la seule source de divertissement public⁹².

Cette vaste campagne, faite de meetings, soirées de chants, hommages rituels aux grands hommes du mouvement, théâtre, discours, etc., permet de dépoussiérer le riche répertoire d'avant-guerre du flamingantisme romantique. Se crée une atmosphère euphorisante rythmée par les chants de combat traditionnels tels *Mijn moederspraak*, *Mijn Vlaandren heb ik hartlijk lief*, *Artevelde's Geest* ou *Groeningergrootheid*, auxquels s'ajoutent des créations activistes comme le fameux *Aan die van Haveren* de De Clercq, à présent mis en musique, ou encore le chant de protestation *Aan die van Antwerpen* (selon lequel le gouvernement du Havre est prêt à sacrifier le grand port flamand aux intérêts français). De nouvelles pièces de théâtre comme *Waarom ?* ou *Het Einde* – à un moment donné, les acteurs y brandissent une pancarte reprenant le slogan "A Bas Le Havre !" – ont pour thème la persécution des Flamands par l'Etat belge.

A l'occasion, le ton simpliste de cette dramaturgie 'Agitprop' va jusqu'à attrister un critique activiste – qui toutefois s'empresse d'en souligner l'effet galvanisant⁹³. En effet, la presse activiste se fait un devoir de mettre en lumière l'éclatant succès des manifestations⁹⁴. Soulignons que l'activisme a obtenu, grâce à la *Pressestelle*, le quasi-monopole de la presse quotidienne en Flandre. En outre, il dispose, en plus de sa presse d'information,

90 Bogaerts à Mumm (membre du *Reichstag*), 28.II.1918, souligné dans le texte (*ZSP, Nachlass Mumm*, 90 Mu 3, n° 90, p. 180).

91 Vers mai 1918, le Bureau possède des services ou au moins des correspondants dans 411 communes flamandes. Les subsides mensuels s'élèvent, à partir de janvier 1918, à 150.000 francs, puis à 185.000 francs. A titre de comparaison, le subside annuel du Bureau de Documentation belge au Havre ne dépasse pas, cette même année, la somme de 161.000 francs.

92 Voir, par exemple, les souvenirs d'enfance de NORBERT FONTEYNE, du village d'Oedelem en Flandre occidentale, âgé de quatorze ans en 1918 : *Kinderjaren* [1939], Anvers/Amsterdam, 1998, p. 87 et 121.

93 Compte rendu paru dans *Het Vlaamsche Nieuws*, 10.VII.1918.

94 A titre d'exemple, il est intéressant de comparer la façon dont *Het Vlaamsche Nieuws*, d'une part, et le 'passiviste' *Vlaamsche Leeuw*, d'autre part, évoquent le discours de René de Clercq du 10 juillet 1917 et les réactions du public qui s'ensuivent.

de revues littéraires et politiques ayant remplacé celles d'avant-guerre (ces dernières ont toutes cessé de paraître). L'hebdomadaire illustré *Vlaamsch Leven*, la plus importante de ces revues, paraît de 1915 à 1918, proposant aux lecteurs un mélange assez typique du flamingantisme (folklore, poésie néo-romantique de tendance catholique, culte des grands hommes du Mouvement flamand). Si *De Goedendag*, d'Anvers, présente lui aussi un aspect lyrique, il publie par ailleurs des textes à tendance plus radicale : hymnes à *Jong Vlaanderen*, articles sur "La grande escroquerie de 1830" ou le "tsarisme fransquillon", appels à la construction d'un "Etat plus autoritaire", etc. Paraissent aussi, en 1918, plusieurs périodiques plus modernistes : *Regenboog*, revue dirigée par des étudiants de Gand, *De Beiaard* et l'importante revue mensuelle anversoise *De Stroom*, à laquelle contribue Van Ostaijen⁹⁵. Parmi l'avant-garde littéraire s'opère d'ailleurs une certaine fusion entre activisme et expressionnisme humanitaire. Ont pu s'ajouter à cela des éléments d'*Aktivismus*, credo radical-expressionniste prôné par la revue allemande *Die Aktion* (distribuée en Belgique occupée), qui revendique pour l'écrivain une position centrale dans la société. L'écrivain (exprimé comme suit dans un poème de Rubiner : "Es lebe der Führer ! Es lebe der Literat !" ⁹⁶) renvoie de la sorte une image fort valorisante pour les jeunes littérateurs du pays occupé. *Die Aktion* préconise en outre le droit à l'autodétermination nationale, ce qui permet aux générations de la guerre d'imaginer une Europe dont seraient bannis les Etats au profit des 'petites patries', forcément pacifiques.

Cette notion de 'petite patrie' non concernée par la guerre, forme un élément important, bien qu'implicite, d'un des très rares romans flamands à être publié en pleine guerre, *Pallieter* de Felix Timmermans (1916), hymne à l'innocence paysanne et à la joie de vivre flamande. *Pallieter* connaîtra un énorme succès, notamment en Allemagne, où il est reçu comme l'expression du "vrai caractère national flamand". Ce n'est pas un hasard si la plus fameuse création littéraire flamande de l'occupation ait été ce roman au ton apolitique et anti-intellectuel : en niant la réalité de la guerre, Timmermans, membre de *Jong Vlaanderen*, souscrit en quelque sorte à la perspective activiste qui voit la Flandre mêlée de manière innocente à la guerre par la faute du belliqueux gouvernement belge. Comme il l'exprime lui-même, avec la naïveté recherchée qui est son image de marque, "Que les Flamands aient leur Royaume à eux ! Et tout le monde sera notre ami !" ⁹⁷.

Par ailleurs, *Pallieter* est symptomatique d'une certaine prédilection de la culture activiste

95 ROBERT ROEMANS, *Bibliographie van de moderne Vlaamse Literatuur*, t. 1 : *De Vlaamse Tijdschriften*, Courtrai, 1930, p. 729-822; P. HADERMANN, *op.cit.*, p. 275-292 et MARCO DAANE, "Een papieren kaartenhuis. De geschiedenis van 'Regenboog', Gents 'oorlogs'-tijdschrift", in YVES T'SJOEN (dir.), *'Regenboog' en de generatie van 1914-1918*, Gand, 1999, p. 5-44.

96 Cité dans WOLFGANG PAULSEN, *Expressionismus und Aktivismus, eine typologische Untersuchung*, Berne, 1935, p. 55.

97 In "De Droom aller Vlamingen" (Le Rêve de tous les Flamands), publié dans le jeune-flamand *Vlaamse Post*, 8.XII.1915; le texte est repris dans MARC SOMERS (dir.), *Timmermans en het activisme*, Lierre, 1992, p. 39-41, spécialement p. 41.

pour le flamingantisme romantique d'avant-guerre, face auquel les vellétés modernistes apparaissent plutôt marginales. Les efforts cinématographiques de l'activisme, par exemple, ne peuvent être qualifiés que d'insignifiants au vu de l'essor du cinéma dans le pays occupé. Le Bureau central de Propagande n'a pas l'air de s'intéresser outre mesure à ce moyen de communication⁹⁸, si ce n'est par le biais de quelques courts métrages, parmi lesquels des enregistrements de discours activistes ou des reconstitutions de scènes historiques telle la Bataille des Eperons d'Or⁹⁹, bataille dont la commémoration, à en juger par les reportages dans la presse activiste, prend une ampleur considérable.

Ces commémorations, comme d'ailleurs la majorité des manifestations activistes, sont orchestrées avec soin. Avant chaque événement, les propagandistes locaux informent le Bureau sur le public cible (composition sociale, revenu familial moyen, connaissance de l'activisme). Suivent des suggestions précises sur le type de brochures à distribuer, de sujet à aborder, etc. Ainsi, un propagandiste rural déconseille-t-il 'Bruxelles' d'envoyer des conférenciers par trop sophistiqués, car "les villageois se montrent fort farouches en présence de gens de la ville"¹⁰⁰. Le Bureau est inondé de demandes de toutes sortes : pianos, projecteurs de diapositives, aide financière. Il ne s'agit pas de faire dans le détail. Comme l'écrit un propagandiste, qui n'a probablement pas conscience des termes employés, "je fais surtout confiance aux feuilles volantes afin d'empoisonner de nos arguments les esprits de la population, et ceci à une telle échelle qu'il doit nécessairement en rester quelque chose"¹⁰¹.

Le programme de cette propagande de masse consiste à remettre fondamentalement en cause les références du public, à imposer un patriotisme nouveau, à présenter aux Flamands une nouvelle vision de la communauté de sort. Le discours emploie les arguments à la disposition des activistes, qui sont – vu les antécédents de nombre d'entre eux –, pour la plupart, des arguments d'ordre linguistique, exprimés en cette rhétorique pathétique qui caractérise le flamingantisme traditionnel ("Agonie des Flandres", "Esclavage des Flamands", etc.). Pour ces anciens militants de la langue, la discrimination linguistique équivaut au génocide. Une étude sur le régime linguistique en vigueur dans les écoles bruxelloises avant-guerre est ainsi applaudie en sa qualité de preuve ultime de la façon dont "notre peuple a systématiquement été assassiné"¹⁰². Ce fétichisme linguistique permet le renversement des accusations de trahison. Ainsi, un *Catéchisme*

98 Faingnaert, pourtant directeur du Bureau, n'en fait pas mention dans les 863 pages de *Verraad of Zelfverdediging*. Une lettre de la commission du cinéma d'Anvers (créée en 1918) au Bureau central semble indiquer une certaine indifférence de la part du Bureau. Lettre de x (illisible) à Jef Hinderdael, 5.IX.1918 (AGR, *Raad Van Vlaanderen*, D62/2).

99 Voir G. CONVENTS, *op.cit.*; annonce d'un métrage sur "1302" dans le *Nieuwe Gentsche Courant*, 18.V.1918.

100 Prenau à Faingnaert, 24.IX.1917, p. 1 (AGR, *Raad van Vlaanderen*, D 67/1).

101 Moens à Faingnaert, 31.VIII.1918, p. 3 (AGR, *Raad van Vlaanderen*, 62/1).

102 Invitation à un conseil de propagande à Saint-Nicolas, 8.VI.1918 (AGR, *Raad van Vlaanderen*, D 67/1). Il s'agit de *De vervlaamsching van het lager onderwijs in Groot Brussel* (Bruxelles, 1918), œuvre de Richard De Cneudt, haut fonctionnaire au nouveau ministère flamand des Arts et Sciences.

du Peuple déclare que les vrais traîtres sont “les riches et perfides *fransquillons*”, vu qu’ils ont “trahi leur langue; et, avec cette langue, le caractère national; et, avec ce caractère, l’intérêt national. Trahissant ainsi leur peuple, ils ont trahi la Flandre, qui est leur *vraie* Patrie. Les voilà donc (...) les vrais *traîtres de la Patrie* (...) !”¹⁰³. N’est donc traître que celui qui trahit sa langue; le défenseur de la langue est, partant, le vrai héros : comment, en effet, accuser de trahison ceux qui, justement, “au risque de tout perdre, se battent pour la survie même de leur race, pour la préservation de leur langue maternelle” ?¹⁰⁴

Du point de vue de l’action linguistique pourtant, le programme activiste est loin d’obtenir le résultat escompté. Le fait de l’imposer brutalement sous le régime d’occupation n’est pas de nature à inculquer aux classes populaires parlant patois le respect du *Schoon Vlaamsch*¹⁰⁵. Parmi les classes moyennes flamandes, l’usage du français comme signe de ‘résistance patriotique’ se répand. L’opinion anti-flamingante enfin – les ‘passivistes’ le notent avec inquiétude – saisit l’occasion pour présenter toute législation linguistique comme foncièrement contraire aux ‘libertés belges’.

Cette opposition déclenche une réaction autoritaire dans le clan activiste : la ‘flamandisation’ du nord du pays devra se faire par la force. La Flandre doit, en priorité, être séparée de la Belgique. Celle-ci d’ailleurs n’est qu’une “construction de diplomates”, la Flandre étant “œuvre de Dieu !”¹⁰⁶. Tous les moyens sont mis en œuvre pour transmettre ce message; au besoin, l’imaginaire patriotique se voit détourné. De Clercq, qui début 1915 donnait encore dans le lyrisme patriotique belge au point d’utiliser l’image du Saint Sauveur (“Tu T’es fait crucifier/Pour sauver le Monde (...) Ô Belgique, enfant chéri de Dieu !”¹⁰⁷), met à présent cette transcendance au profit de la Flandre (“Notre peuple n’a-t-il pas souffert et lutté comme le Sauveur ?”¹⁰⁸).

Le doute est permis quant à l’efficacité d’une telle rhétorique auprès de l’opinion publique flamande. La réalité brutale et incontournable de l’occupation entrave la redéfinition patriotique visée par la campagne activiste, en tout cas en ce qui concerne la masse de la population. Les “gens naïfs et bêtes” dont se plaint un propagandiste¹⁰⁹ s’avèrent être l’écrasante majorité.

Toujours est-il que parmi les jeunes Flamands catholiques de la petite bourgeoisie

103 L. GOUDTVELDT, *Catechismus met uitleg ten gebruike van ons volk*, Gand, 1917, p. 23 (ce qui est repris en italiques l’est aussi dans le texte original), brochure distribuée à grande échelle en Flandre occupée ainsi que dans les camps de prisonniers militaires en Allemagne.

104 Supplément au *Vlaamsche Nieuws*, s.d. [fin IX.1917], p. 2 (AGR, *Fonds Van Der Essen*, dossier 10 [“Van Der Meulen”]).

105 Voir le témoignage de Virginie Loveling : LUDO STYNEN & SYLVIA VAN PETEGHEM, *In oorlogsnood. Virginie Lovelings dagboek 1914-1918*, Gand, 1999, p. 442.

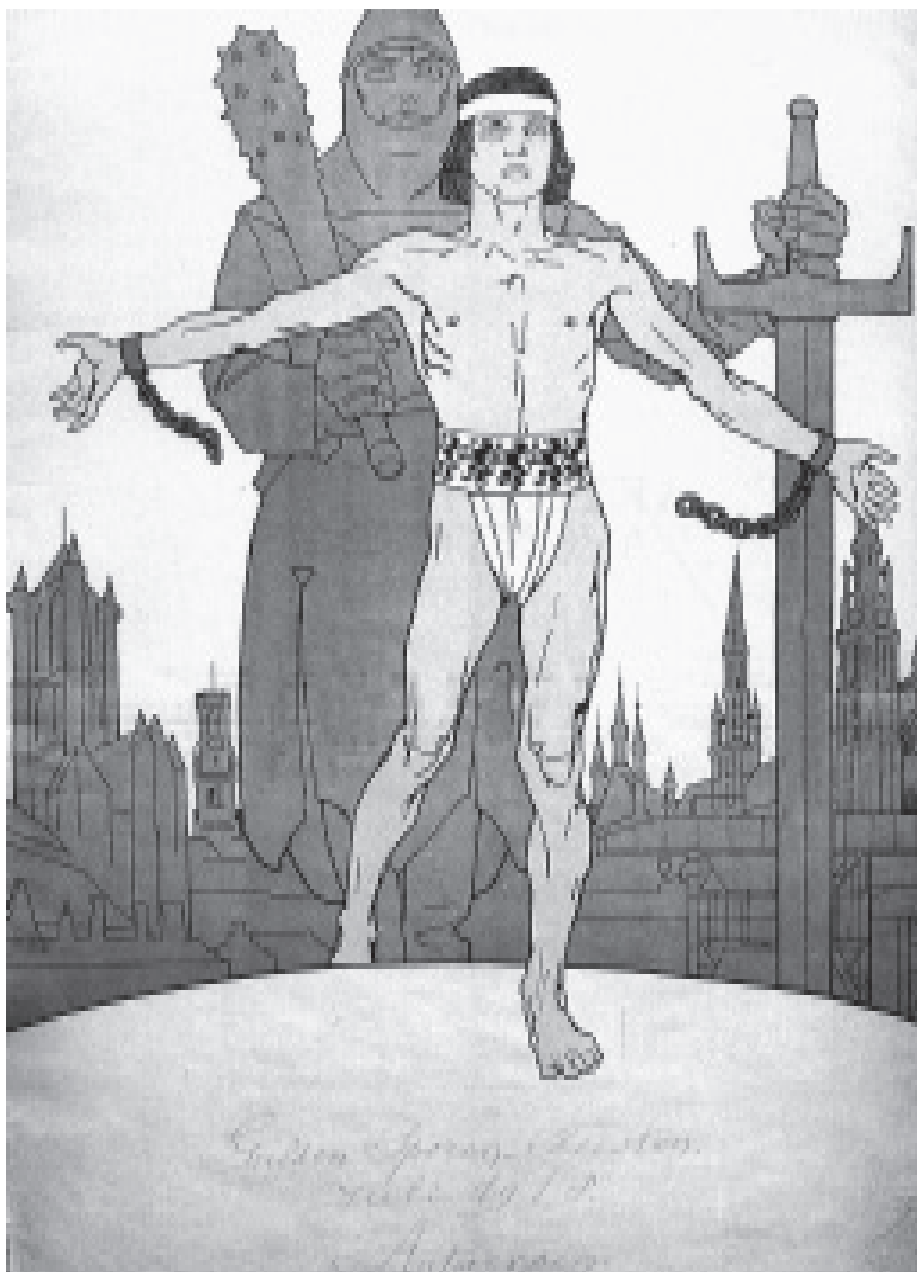
106 L’orateur Jan Wannijn à Gand, le 11.VII.1918. Cité dans D. VANACKER, *op.cit.*, p. 325.

107 Cité dans *De Vlaamsche Leeuw*, n° 16, VIII.1917, p. 3.

108 RENÉ DE CLERCQ, in *Gazet van Brussel*, 30.III.1918.

109 Jacobs à De Schaepe dryver, 15.IX.1918 (AGR, *Raad van Vlaanderen*, 62/2).

PREMIÈRE GUERRE MONDIALE / EERSTE WERELDOORLOG
La Belgique entre exaltation et rejet, 1914-1918



- "La Flandre enfin libérée". Affiche anonyme pour la commémoration de la Bataille des Eperons d'Or à Anvers, le 11 juillet 1918.
(Reproduite dans DANIEL VAN ACKER, *op.cit.*, frontispice et p. 2)

(pépinière traditionnelle du Mouvement flamand), activisme et *Flamenpolitik* ont, comme le dira plus tard Gerard Walschap, forcé une séparation “entre la Flandre et la Belgique, deux patries qui pour nous avaient été jusque là identiques et qui, à notre stupeur, s’avéraient être ennemies implacables”¹¹⁰.

IV. Conclusion

Les différents discours ‘belges’ du temps de guerre ne laisseront pas, après l’armistice, les mêmes traces. L’ancien concept de l’inéluctable artificialité belge, qui s’inscrivait si bien dans le discours de guerre allemand, sort renforcé du conflit. Par contre, l’idée d’une Belgique dont l’héroïsme aurait en quelque sorte souligné la raison d’être historique ne fait pas long feu. Les hyperboles alliées sombrent rapidement, le “*Brave Little Belgium*”, réduit à l’état de poncif depuis 1915, s’étant lentement mué en un certain sentiment anti-belge, fort tangible à Versailles¹¹¹. Avec la disparition de la représentation de la guerre comme une lutte du “Droit contre la Force”, s’éteint celle d’une Belgique se sacrifiant, héroïquement, pour ledit Droit. L’après-guerre voit se répandre le jugement du prestigieux observateur danois Georg Brandes selon lequel la ‘pauvre’ Belgique, dans son don Quichottisme de 1914, s’est, en somme, fait posséder¹¹².

Ce pitoyable déclin du prestige international belge est douloureusement ressenti dans le pays. En Belgique libérée, la culture de résistance patriotique s’anémie vite, malgré le culte inaltérable au Roi-Soldat. La notion de la ‘guerre juste’ menée par les Belges – à plus forte raison celle de ‘1914, couronnement de l’idée-Belgique’ – s’étiole. Comme partout ailleurs, 14-18 est de plus en plus perçu comme un gâchis pur et simple.

Cela dit, la victoire a bel et bien restauré la Belgique, objectif que la vaste majorité des Belges, tout au long de l’occupation, n’a cessé d’appeler de ses vœux, sans jamais accorder au pouvoir occupant ni à ses protégés la moindre légitimité. Peu de mois après l’armistice, il se trouve déjà au moins un haut fonctionnaire de l’ancien régime d’occupation pour reconnaître l’échec total de la politique d’occupation allemande : le social-démocrate Heinrich Waentig (ex-*Politische Abteilung*), admet, en paroles et en écrits, que “nous n’avons réussi d’aucune façon à rompre la résistance opiniâtre de ce peuple”. Mais même cet aveu se voit assorti d’une réaffirmation du principe de base de la *Flamenpolitik* : la “question raciale”, en Belgique, ne cesse de saper “la rhétorique officielle d’Etat”¹¹³. Une des ‘leçons de la guerre’ est bien que la Belgique est intenable comme Etat. Ce constat a un bel avenir devant lui.

110 Cité dans Lode WILS, *Honderd jaar Vlaamse beweging*, t. 2 : *Geschiedenis van het Davidsfonds 1914-1936*, 2e éd., Louvain, 1985, p. 57.

111 Voir SALLY MARKS, *Innocent Abroad : Belgium at the Paris Peace Conference of 1919*, Chapel Hill, 1981.

112 GEORG BRANDES, *The world at war*, New York, 1917, p. 246-247.

113 HEINRICH WAENTIG, *Belgien*, Halle, 1919, citations p. 18 et 7.

Dans le pays, à mesure que la mémoire de l'occupation s'estompe, et, avec elle, l'aversion pour l'activisme, la notion d'implacable opposition entre 'Belgique' et 'Flandre' gagne du terrain au sein du Mouvement flamand. Dans la mesure où le flamingantisme devient plus conservateur qu'il ne l'était avant la guerre, il se nourrit de la rancune des milieux catholiques petits-bourgeois envers une Belgique plus égalitaire. L'atmosphère empoisonnée de l'après-guerre, où un courant de francophonie triomphaliste fait volontiers l'amalgame entre flamingants et 'embochés', n'arrange rien. Du côté wallingant, sort renforcée la méfiance envers un Etat perçu comme accaparé par les Flamands, majoritaires dans le pays et dont la loyauté – la guerre ne l'a-t-elle pas prouvé ? – est essentiellement conditionnelle, donc douteuse. Cela dit, il est certain que – pour paraphraser Yeats – "le centre tient", et tient même fort bien. Toujours est-il que la question linguistique se trouve désormais encombrée d'un contentieux de guerre bien lourd à gérer.

* SOPHIE DE SCHAEPRDRIJVER (1961) a accompli des études d'histoire à Bruxelles, Florence et Amsterdam, où elle a obtenu son doctorat en 1990. Ses principales publications sont *Elites for the Capital ? Foreign Migration to Mid-Nineteenth Century Brussels* (Amsterdam, Thesis Publishers, 1990) et *De Groote Oorlog : Het Koninkrijk België tijdens de Eerste Wereldoorlog* (Amsterdam, Atlas, 1997), dont une traduction française paraîtra début 2001 (éditions Labor, Bruxelles). Elle enseigne l'histoire européenne (19e-20e siècles) à la *New York University*.